Café Europa

evropa kavárna

1

De la rue, des idées

Antoine Marès | Elena Bovo | Karel Novotný |
Bruno Jeanbart | Ivana Váňová

CaféEuropa
revue franco-tchèque

Sommaire

Éditorial 4
Raphaël Joyeux

La Révolution de velours

« La Révolution de velours » de l'automne 1989 : il y a 35 ans 8
Antoine Marès, professeur émérite des Universités

Václav Havel, portrait 16

La Révolution de velours vécue de l'intérieur 20
Entretien avec Karel Novotný, professeur des universités

Monde d'aujourd'hui | Foule et opinion

Comprendre la foule 26
Entretien avec Elena Bovo, maîtresse de conférences à l'Université de Franche-Comté

Sondages et opinion 34
Entretien avec Bruno Jeanbart, Vice-président de l'institut de sondage OpinionWay

Culture | Surréalisme tchécoslovaque

Le Surréalisme en Tchécoslovaquie pendant l'entre-deux-guerres 40
Emma Troussard & Linda Boubinova

Toyen, portrait 47

Regards tchèques | Systèmes politiques tchèque et français

Les différences entre les systèmes et les contextes politiques tchèques et français ... 50
Ondřej Libiš

Un parcours politique en Tchéquie 54
Entretien avec Ivana Váňová, sénatrice tchèque

Paroles d'élèves | Ancienne élève tchèque

Ce que devient une ancienne élève de la section tchèque 62
Entretien avec Ludmila Hrušková

Éditorial

Parce que le café est la demeure de la discussion. Parce que le café est le lieu où toutes les classes sociales se retrouvent sans différences économiques, sociales ou culturelles. Avec des inconnus, des collègues, des amis, de la famille ou seul, le café nous réunit autour du bonheur. Le bonheur d'apprendre, de comprendre et de vivre ; en outre d'échanger avec autrui ou avec soi sur la vie et sa poésie, sur sa lecture, sur ses sensations, sur ce qui nous concerne tous : ce qui nous anime. Parce que le café rassemble les Hommes, bien qu'ils soient tous différents. Oui, les différences de façons de vivre, de cultures et de visions du monde existent entre chacun. Peuples et pays sont divers, l'idée du café n'est pas d'en faire un bloc uniforme, invariable et régulier, mais bien de les faire dialoguer pour que chacun puisse inspirer et aider son voisin — et son propre esprit — dans l'objectif commun d'éprouver davantage de bonheur.

Parce que le café est une tradition européenne, parce que l'Europe est notre maison, parce que l'Europe est un lieu d'échanges historiques, parce que l'Europe est un vaste et captivant sujet de conversation, **Café Europa** s'efforcera d'être un des musiciens de cette fraternité européenne, pour, nous l'espérons, attiser votre curiosité et ouvrir avec vous, peut-être, de nouveaux horizons.

L'identité visuelle s'inspire des avants-gardes graphiques tchèques de l'entre-deux-guerres dont le travail de figures telles que Karel Teige ou encore du mouvement du Bauhaus. La couleur rouge incarne tout ce qui a trait au vivant, au désir, à l'engagement, au dynamisme et à la chaleur. La chaleur d'un café aux tapisseries rouges, aux fauteuils de velours, au sol de bois et aux discussions entreprenantes : **Café Europa**.

Fort de la longue histoire d'échanges et d'amitiés entre la France et la République Tchèque, nous, élèves à Dijon — ville d'une des deux seules sections tchèques en France dont nous faisons pour moitié partie — imaginons et concevons cette revue. Nous faisons également intervenir des spécialistes de certains domaines, universitaires, acteurs et experts, sous forme d'articles et d'entretiens pour mieux comprendre le monde. À l'aide de ces maîtres en la matière, nous faisons de la Tchéquie et l'Europe le cœur de cette revue. Dialoguera avec cela le monde d'aujourd'hui, que

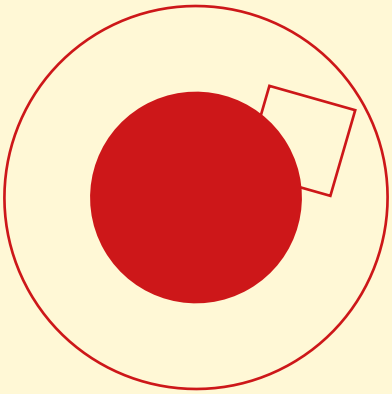
nous nous efforcerons d'éclairer, la culture, cruciale car métamorphosant et inspirant le réel, le regard des membres tchèques de la rédaction, apportant une autre perspective sur ce qui nous entoure, et les récits d'élèves sur leur passé, leur vie ou leur futur.

En forme de clin d'oeil au petit déjeuner — autour d'un café (Europa) — du 9 décembre 1988 entre François Mitterrand et les dissidents tchèques, parmi lesquels Václav Havel, et à l'inauguration des nouveaux locaux de l'Institut Français de Prague par ces deux personnages le 9 décembre 1993, notre premier numéro s'intitulant « De la rue, des idées » sort le 9 décembre 2024. Symbolisant le mouvement, le changement et le renouveau, ce titre se rapporte adéquatement au projet **Café Europa** et au contenu proposé ici. La Révolution de velours sera expliquée par Antoine Marès, professeur émérite des universités, accompagnée du récit de Karel Novotný et du portrait de Václav Havel. Dans la rubrique « Monde d'aujourd'hui », les mécaniques des foules nous serons expliquées par Elena Bovo, spécialiste de ce domaine, et un entretien avec Bruno Jeanbart, vice-président de l'institut de sondage OpinionWay, permettra d'éclairer nos connaissances des sondages et de l'opinion. Sera abordé ensuite le Surréalisme en Tchécoslovaquie, son histoire, ses liens avec la France, et ses grandes figures. Après quoi, les membres tchèques de la rédaction apporteront un autre regard sur les systèmes politiques par la comparaison entre le système français et le système tchèque et par un entretien avec la sénatrice Ivana Váňová. Aussi, la parole sera donnée à une ancienne élève de la section tchèque de Dijon pour qu'elle nous raconte son parcours et son ressenti.

Ainsi, la revue **Café Europa** contribue à la transmission de connaissances et de regards différents sur le monde, tout en étant témoin et actrice de l'importante amitié franco-tchèque, de même qu'européenne.

Étant accessible à tous, diffusée gratuitement sur notre site internet et au format papier en un nombre limité d'exemplaires, nous ne pouvons que vous inciter à vous attabler, lire et discuter, même pour peu de temps, au **Café Europa**.

Raphaël Joyeux
rédacteur en chef



La Révolution de velours

La « Révolution de velours » de l'automne 1989, il y a 35 ans.

Le 17 novembre 1989, une commémoration étudiante devient le point de départ du processus conduisant à la liberté rétrouvée en Tchécoslovaquie. Explications par Antoine Marès.

Introduction

Pendant trois quarts de siècle, avec une interruption de six années entre 1939 et 1945, les citoyens de la Tchécoslovaquie et leur environnement international ont dû prendre l'habitude de prononcer ce nom interminable de pays à cinq syllabes, à l'image de sa géographie allongée, qui a vécu tous les drames de l'Europe du XXe siècle. Né de la dynamique de la chute des empires et lié aux résultats de la Première Guerre mondiale et de la Conférence de la paix, cet État de bientôt 15 millions d'habitants s'est distingué pendant deux décennies par sa démocratie incarnée par le philosophe et sociologue Tomas Garrigue Masaryk, îlot au milieu de régimes dictatoriaux ou autoritaires de l'Europe médiane. Mais son hétérogénéité nationale et économique (avec des Pays tchèques très développés à l'Ouest et une Ruthénie subcarpatique encore réduite à une économie forestière à l'Est) a fragilisé ce petit « dragon » industriel. Même en laissant place aux différentes composantes dans ses organes politiques (avec des Allemands et des Slovaques au sein de son gouvernement), la Tchécoslovaquie, dépendante des marchés extérieurs, a été fortement touchée par la crise mondiale de 1929 et par la montée des nationalismes extérieurs qui ont contaminé les forces centrifuges intérieures. C'est ainsi que les germanophones (appelés de façon générique les Allemands des Sudètes) ont cédé aux sirènes de la propagande hitlérienne. C'est ainsi qu'au nom des nationalités, alors qu'ils n'avaient jamais fait partie historiquement du Reich allemand, ces populations en ont appelé à la protection de l'Allemagne nazie. C'est ainsi enfin que les puissances occidentales ont abandonné à Munich dans la nuit du 29 au 30 septembre 1938 leur rôle de protecteurs de l'ordre européen en imaginant gagner la paix en laissant Berlin annexer la périphérie des Pays tchèques tandis que Varsovie et Budapest obtenaient aussi des gains territoriaux au détriment de la Deuxième République Tchécoslovaque désormais fédéralisée. Insatisfait par les accords de Munich, en bon prédateur, Hitler avait avant tout pour but d'annexer au Reich le potentiel industriel tchèque et il a instauré à partir du 15 mars 1939 le Protectorat de Bohême-Moravie, les Tchèques connaissant plus de six années d'occupation jusqu'en mai 1945. Ces traumatismes à répétition expliquent le retournement d'une partie importante de l'opinion vers l'URSS comme garantie de l'existence de la Tchécoslovaquie et les espoirs qui en ont résulté. Car la Tchécoslovaquie a eu un statut particulier au lendemain de la guerre incarné par le retour du pré-

sident de la République Edvard Beneš à la tête de son pays, ce qui a laissé croire qu'il échapperait au sort de ses voisins : libéré principalement par les troupes soviétiques (mais aussi roumaines et américaines), il a bénéficié d'un départ rapide de ces forces, ce qui a nourri l'illusion qu'elle pourrait devenir une sorte de pont entre l'Est et l'Ouest. D'ailleurs, il a fallu attendre près de trois ans pour que les communistes instaurent leur monopole politique… pour 41 ans, avec une longue vassalisation par Moscou.

Une libération tardive

L'histoire tchèque, puis tchécoslovaque, a été placée sous le signe des années en 8. En 1618 éclate à Prague la première grande guerre européenne, si importante pour les Tchèques puisqu'ils ont perdu peu après leur pleine souveraineté pour trois siècles ; en 1848, la Révolution des peuples animée essentiellement par des étudiants et des ouvriers est écrasée par les troupes viennoises ; le 28 octobre 1918 naît sur les ruines de l'Autriche-Hongrie la Première République tchécoslovaque, qui disparaît à son tour en octobre 1938 au lendemain des funestes accords de Munich ; le 25 février 1948 a lieu la « révolution non sanglante » qui conduit au monopole absolu du parti communiste dans le pays ; vingt ans plus tard, le Printemps de Prague, aboutissement d'un lent processus de libéralisation commencé en 1963, est écrasé par les chars des troupes du Pacte de Varsovie le 21 août 1968 et le pays est occupé pour plus de 22 ans par les troupes soviétiques. Commence alors le long tunnel de la « normalisation », avec une épuration massive des élites communistes et un fort courant d'exil, tunnel au sein duquel le pouvoir contraint la population à ne plus se mêler de politique en échange d'un maigre confort matériel : au milieu des années 1970, un certain nombre de

Commémoration étudiante du 17. 11. 1989

citoyens tchécoslovaques refusent toutefois un tel « contrat » et, notamment avec la Charte 1977, se lancent dans un combat ouvert contre un pouvoir néostalinien, au risque de tout perdre, y compris leur liberté. La peur a été réintroduite durablement dans la société, notamment chez les intellectuels sous surveillance constante des organes de sécurité et de leurs auxiliaires.
Avec cet héritage historique, beaucoup espèrent que 1988, nouvelle année en 8, sonnera l'heure de la libération, d'autant que le contexte international semble favorable. En effet, depuis 1984, un nouveau dirigeant soviétique a inauguré la *perestroïka* [reconstruction] qu'accompagne la *glasnost* [transparence], un processus de libéralisation du régime qui rappelle à bien des égards le Printemps de Prague de 1968. À tel point que l'organe du PCUS, la *Pravda*, n'est plus le bienvenu à Prague. Quand Mikhaïl Gorbatchev vient en Tchécoslovaquie en 1987, suscitant un grand espoir, le bruit court qu'il va faire appel pour prendre la tête du PCT à son ancien camarade d'études à Moscou, alors exilé à Vienne,

Esplanade de Letna | 25. 11. 1989

Zdeněk Mlynář. Il n'en est rien et un personnage de faible envergure, Miloš Jakeš, succède au Slovaque Gustáv Husák, par ailleurs président de la République. Ayant abandonné la doctrine de la souveraineté limitée définie par son prédécesseur Leonid Brejnev, Gorbatchev laisse désormais la bride sur le cou à ses satellites en échange de relations apaisées avec les Occidentaux dont il espère l'appui à ses efforts de réforme. Livrés à eux-mêmes, ses alliés d'Europe centrale et orientale savent dès 1988 qu'ils auront à gérer seuls leur situation intérieure : soit en trouvant des compromis avec leurs oppositions soit en les écrasant, comme Ceaucescu tentera de le faire en Roumanie en décembre 1989. Chez les Polonais, après la naissance du syndicat Solidarité qui a introduit un véritable pluralisme dans le pays et malgré une répression terrible à partir de décembre 1981 sous la férule du général Jaruzelski, la résistance de la population et de l'Église a raison du régime à la suite d'un long apprentissage mutuel : lors des élections libres de juin 1989, les communistes sont balayés et un gouvernement formé des principaux opposants est constitué. Après l'écrasement sanglant du soulèvement de Budapest en 1956, la Hongrie de Janós Kádár a adopté un régime de plus en plus libéral à partir des années 1960, faisant de son pays « la cabane la plus gaie du camp socialiste », avait-on l'habitude de dire, et c'est progressivement qu'en 1988 et 1989 les Hongrois sortent du monopole communiste. Quant à la RDA voisine, elle secoue elle aussi le joug de Erich Honecker, sa population cherchant par tous les moyens à passer à l'Ouest : c'est ainsi qu'au cours de l'été près de 4 000 Est-Allemands trouvent refuge dans l'ambassade de la RFA à Prague. Cet événement précède des manifestations massives en RDA et la chute du Mur de Berlin dans la nuit du 9 novembre 1989. À Prague, rien ne bouge encore ou, plus exactement, les oppositions ne réussissent pas à mobiliser la population malgré un léger desserrement des contraintes — notamment avec des flux d'information en provenance de l'Ouest — et une lutte souterraine pour le pouvoir entre les différentes factions du Parti communiste tchécoslovaque.

Car depuis 1988 se multiplient les confrontations animées par certains groupes — les dissidents qui prennent le risque d'exprimer ouvertement leur opposition au régime, la jeunesse, certains intellectuels, les « écologistes » devant la dévastation de l'environnement à l'ouest et au nord du pays, ou sur le Danube, les catholiques avec la canonisation à Rome de sainte Agnès, princesse de Bohême, retransmise à la télévision le 12 novembre 1989 après de nombreuses pétitions réclamant massivement la liberté de culte. Dès mars 1988, les Slovaques ont manifesté pacifiquement pour les droits de l'homme et la liberté religieuse ; le 21 août, anniversaire de l'invasion, et le 28 octobre, fête nationale, donnent lieu

à des rassemblements de protestation à Prague contre le pouvoir ; en janvier 1989, le vingtième anniversaire de la mort de Jan Palach, étudiant qui s'est immolé par le feu pour protester contre le nouveau cours imposé par les Soviétiques, se traduit par des brutalités policières contre la jeunesse qui heurtent profondément la population. Il en résulte une pétition intitulée « Quelques phrases » signée par 40 000 citoyens. Se sentant menacé, le pouvoir lance alors une vague d'arrestations contre les dissidents, y compris contre le dramaturge Václav Havel, qui a déjà acquis le statut d'icône de la résistance au pouvoir. Les 21 août et 28 octobre 1989 se traduisent également par de nouvelles manifestations. Et, un peu partout dans le pays, le mécontentement croît dans des secteurs de plus en plus larges de l'opinion. Parallèlement, un petit groupe, « Initiative Pont » [*Most*], œuvre à établir des contacts entre la dissidence et le gouvernement de Ladislav Adamec.

Ce mécontentement découle, d'une part, du sentiment croissant d'un décalage entre le pouvoir — la nomenklatura privilégiée — et les simples citoyens : entrant en contradiction avec le discours officiel, ce clivage entre « eux et nous » devient de plus en plus insupportable. D'autre part, la libération de l'information et les voyages autorisés un peu plus libéralement permettent de prendre conscience du décalage entre la propagande et les réalités du niveau de vie à l'Ouest : les Tchécoslovaques découvrent l'effondrement de leur place sur l'échelle européenne par rapport à l'entre-deux-guerres, d'où le discrédit du PCT en raison de son échec et de sa subordination à Moscou. Enfin, l'aspiration croissante à la liberté d'expression et de déplacement agit comme un puissant moteur de contestation. Pour expliquer l'histoire contemporaine des Tchèques, nous pourrions dire qu'ils sont « une nation à moteur lent » à la différence de ceux qui sont « à moteur à explosion ». Les alternances prennent du temps à s'installer, mais elles se font en profondeur. Ainsi n'ont-ils pas connu de révolte importante sous le régime communiste, à la différence des voisins polonais (1956 et 1980-1981) et hongrois (1956), voire est-allemands (1953). L'usage de la violence politique n'est pas inscrit dans leur ADN, même si le régime communiste a été d'une extrême brutalité pendant la période stalinienne, allant jusqu'à exécuter des femmes. Cette tradition explique en partie que les événements qui éclatent le 17 novembre 1989 et qui inaugurent la « révolution de velours » tchèque (appelée « révolution douce » en Slovaquie) n'aient fait aucune victime, tout comme la naissance de la Tchécoslovaquie en 1918 ou la prise de pouvoir communiste en 1948 n'ont pas été sanglantes malgré l'ampleur des enjeux. On peut y voir aussi en 1989 le signe d'une décomposition profonde du régime, mais qui n'est pas encore perçue et qui a vraisemblablement gagné aussi les organes de répression par osmose avec la population. Depuis 1970, l'adhésion au parti communiste n'est plus une question de conviction ou de foi, mais d'opportunisme, puisque sans adhésion au parti on ne peut occuper un poste de responsabilité : pour des élites souvent bien formées à la faculté de droit, à l'École supérieure d'économie, dans les facultés techniques et parfois même à l'étranger, il s'agit de savoir désormais si le passage par le parti communiste a encore un sens alors que partout ailleurs ils s'effondrent faute d'avoir su se réformer.

La Révolution de velours

Le vendredi 17 novembre est donc la dernière occasion de manifester dans un cadre légal au cours de l'année 1989. C'est le cinquantième anniversaire d'un

événement devenu emblématique : la répression contre les étudiants tchèques par l'occupant nazi après des manifestations qui ont eu lieu en l'honneur d'un de leurs morts des suites de blessures pendant la fête nationale du 28 octobre 1939 : 9 étudiants et enseignants ont été alors fusillés, tous les établissements d'enseignement supérieur tchèques fermés et des centaines d'étudiants déportés près de Berlin. Cet événement est d'ailleurs devenu dès 1941 synonyme de la barbarie nazie et date de la journée internationale des étudiants. Dans le cadre tout-à-fait traditionnel et officiel de l'Union de la Jeunesse socialiste (SSM), les étudiants préparent le cortège auquel s'adjoignent des lycéens, de telle sorte qu'y participent environ 50 000 jeunes : pour certains des organisateurs, il s'agit de prendre leur revanche sur des mois de répression et de déclencher un mouvement plus large en ne suivant pas l'itinéraire classique, vers le cimetière national de Vyšehrad et la tombe du grand poète romantique Karel Hynek Mácha, mais en se dirigeant vers le centre-ville. Ce qui se passe avec plusieurs milliers d'étudiants à l'issue de la dispersion du cortège en fin de journée. Malgré leur comportement pacifique, une confrontation violente éclate avec les unités de sécurité débordées par le nombre (la commission d'enquête établit ultérieurement le chiffre des blessés à 548) et, surtout, court le bruit qu'un étudiant a été tué : intoxication ou non, l'information (fausse) communiquée à des agences de presse étrangères fait l'effet d'une traînée de poudre : les forces de l'ordre communistes se comporteraient comme les Allemands pendant la guerre en tuant des étudiants. Les démentis officiels sur cette mort communiqués rapidement ne sont pas crus.

C'est ainsi que commence l'activation de la société : dès le lendemain, théâtres et universités se mettent en grève et deviennent des forums où l'on réclame des sanctions contre les auteurs de ces violences. De leur côté, les responsables de la sécurité recommandent à la police de ne pas intervenir pour ne pas mettre le feu aux poudres. Mais le processus est lancé. Le dimanche 19 au soir, Václav Havel réunit les responsables des différents groupes d'opposition et constitue le Forum civique (OF) ; à Bratislava, Milan Kňažko fonde le mouvement Public contre la violence (VPN). Commencent à partir du 20 novembre des manifestations massives dans toute la République, réunissant à chaque fois des dizaines de milliers de personnes. La peur qui régnait jusque-là est vaincue et les organes de sécurité savent qu'ils ne peuvent plus maîtriser cette révolte pacifique, sinon au risque de provoquer un bain de sang.

Les premiers entretiens entre le chef de gouvernement Ladislav Adamec et le Forum civique commencent dès le lundi 20 et se poursuivent alors que de jour en jour les foules sont plus nombreuses à manifester : 200 000 à Prague les 21 et 22 sur la place Venceslas à secouer leurs trousseaux de clefs pour réclamer la liberté. Miloš Jakeš tente de jouer la carte de la fermeté, mais le primat de Bohême revenu de Rome appelle lui aussi à des changements démocratiques. Les ouvriers rejoignent le mouvement le 23, et ce sont 300 000 personnes qui manifestent au cœur de Prague en chantant l'hymne national avec Marta Kubišová. Sous la pression, Jakeš démissionne le 24. La messe en l'honneur de sainte Agnès à la cathédrale saint-Guy réunit le 25 des dizaines de milliers de fidèles et le 26, 500 000 personnes se retrouvent sur l'immense esplanade de Letná avec des interventions de Havel et de Adamec qui promet une poursuite du dialogue. Du côté du PCT, on abandonne la perspective d'une intervention des mi-

lices ou de l'armée malgré la grève générale proclamée le 27 et suivie à 75 % dans le pays. Au cours des derniers jours de novembre, le PCT s'effondre et se retire de son rôle dominant dans la société et la Constitution. Incapable de former un cabinet non communiste, Adamec cède la place à Marián Čalfa qui peut constituer un nouveau gouvernement minoritairement communiste accepté le 10 décembre par le président Husák, qui démissionne à son tour. Les frontières sont ouvertes avec l'Autriche et l'Allemagne ; les exilés peuvent rentrer dans leur patrie. Les députés communistes les plus marqués par le régime quittent leurs fonctions et sont remplacés par cooptation : parmi ces derniers, Alexander Dubček, incarnation du Printemps de Prague, devient président de l'Assemblée fédérale et, le 29 décembre, Václav Havel est élu à l'unanimité président, lui qui a été condamné à la prison quelques mois plus tôt et qui n'en est sorti que sous la pression internationale en raison de ses problèmes de santé. Avec l'élection de Havel, la révolution de velours est close, mais commence une période difficile de mise en place du nouveau régime.

Les défis de l'après-communisme

Un des premiers défis concerne le renouvellement politique : dans l'attente des élections, les diverses assemblées se transforment par démissions plus ou moins forcées en fonction des attitudes ou des affiliations (par exemple les collaborateurs de la StB) et par cooptation. Les anciens dissidents — souvent des intellectuels — ignorent les rouages de l'État. Surpris par la rapidité des événements, nombre d'entre eux ne sont pas préparés à jouer un rôle dont leur inexpérience politique va bientôt les priver au profit des anciennes élites communistes bien formées. Ces trajectoires ne satisfont pas forcément la morale, mais elles répondent aux impératifs de la gestion publique ou privée. L'amalgame sera plus ou moins réussi selon les secteurs d'activités. De ce fait, il n'y aura pas vraiment d'apurement des « comptes politiques » avec une condamnation publique du régime précédent qui aurait été suivie d'effets judiciaires. Il en résultera bien des amertumes. Le seul point important sera une loi dite de « lustration », qui interdira à d'anciens collaborateurs de la police politique d'occuper des postes de direction dans la fonction publique.

Dubček, Havel et Adamec à la tribune de Letna | 26. 11. 1989

Une autre question s'est également rapidement posée : quelles structures constitutionnelles et politiques mettre en place ? Václav Havel, qui a une autorité morale considérable, ne peut imposer son point de vue. Il aurait voulu maintenir le Forum civique comme un vaste mouvement. Son rival puis adversaire Václav Klaus fait finalement le choix de fonder en 1992 un parti, l'ODS, qui devient un instrument de pouvoir durable entre ses mains. Autre problème : les institutions. La Tchécoslovaquie est revenue à un

système bicaméral parlementaire élu à la proportionnelle, dans la tradition de la Première République, avec un président sans pouvoirs considérables. Les élections de juin 1990 au sein de la République fédérale donnent provisoirement la victoire aux deux formations issues des événements de 1989 : le Forum civique en Pays tchèques et le VPN en Slovaquie, avant une reconstruction partisane après la séparation, qui est de « velours » elle aussi.

Autre point délicat : la structure de l'État. Le problème remonte à l'entre-deux-guerres quand le parti populiste (catholique) slovaque réclamait une fédéralisation de la Tchécoslovaquie qui finalement n'a été instaurée qu'en octobre 1938 avant de devenir sans objet du fait de l'annexion des Pays tchèques par l'Allemagne hitlérienne. En 1945, la Tchécoslovaquie renoue avec le centralisme, mais, depuis le début des années 1960, l'affirmation démographique, intellectuelle et économique de la Slovaquie conduit finalement à réintroduire à partir du 1er janvier 1969 une fédéralisation, qui a largement profité à la Slovaquie, sans toutefois satisfaire les partenaires. Le débat sur la forme de l'État est donc relancé dès 1990 sans que les négociations n'aboutissent et, en été 1992, sans consulter les populations concernées, les premiers ministres tchèque et slovaque Václav Klaus et Vladimír Mečiar décident de la séparation, ouvrant la voie à des développements très différenciés entre Tchèques et Slovaques, en partie liés à leurs héritages et à leurs expériences historiques.

Il s'agit aussi pour la Tchécoslovaquie nouvelle de faire des choix économiques. Par réaction au régime précédent est adopté un système de marché libéral passant en Pays tchèques par une privatisation par coupons entre 1992 et 1994, qui n'est pas exempte d'abus et d'affaires louches, sans parler des privatisations slovaques qui, pour le dire euphémiquement, ont manqué de transparence. Admirateur de Margaret Thatcher, Václav Klaus, successivement ministre des Finances puis Premier ministre, et l'ODS en ont été les artisans principaux du côté tchèque. Il faut cependant noter que Klaus, à la différence des Polonais, a été extrêmement prudent et a ménagé à ses concitoyens une transition vers l'économie de marché qui leur a épargné un choc radical. En revanche, les Slovaques ont pris de plein fouet ces transformations dans la mesure où leur industrie (notamment d'armement) n'a plus trouvé de débouchés après 1989 et s'est effondrée, d'où un différentiel de chômage très marqué entre les deux composantes de la République. Pour compléter ce tableau, il faut ajouter que ces transformations ont été accompagnées par des restitutions massives à l'Église et aux particuliers qui avaient été spoliés au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, ce qui n'a pas manqué de peser sur les institutions étatiques.

Une nouvelle voie est ouverte

Cette révolution de velours a été un immense soulagement pour une grande partie de la population qui aspirait à plus de liberté. Un caricaturiste talentueux, Vladimír Jiránek, m'a résumé la situation en février 1990 en dessinant sur la nappe du Café de Paris où nous avions rendez-vous deux croquis : le premier intitulé « avant » montrait un couple marchant courbé et apeuré, le second intitulé « après » le montrait marchant fièrement tout droit. Cette joie de la liberté retrouvée, elle était palpable partout. Dans des séances de défoulement collectif, les Praguois écroulés de rire regardaient les vidéos des discours de leur ancien et ridicule dirigeant Jakeš devant les locaux du Forum civique en bas de la place

Venceslas. L'euphorie et l'enthousiasme de la reconstruction ont duré quelques mois. Ils étaient accompagnés par le sentiment d'un retour vers l'Europe et d'une reconnaissance d'un statut d'Européen qui avait été longtemps dénié aux Tchèques et aux Slovaques : ceux-ci apparaissaient beaucoup plus lointains dans les géographies mentales des Occidentaux qu'ils ne l'étaient en réalité. Ils avaient désormais leur rôle à jouer sur la scène internationale en toute autonomie. Cette liberté, c'était aussi celle de voyager, d'échanger librement, de se former à l'étranger ; en bref, de renouer sans entraves avec son histoire et avec sa culture.

Puis la dureté du « marché » se fait sentir. Il y a d'un côté les gagnants, ceux qui ont eu une bonne formation et des réseaux, qui parlent des langues occidentales — souvent des communistes reconvertis dans l'économie libérale — ou qui bénéficient des restitutions, et de l'autre côté les perdants, les femmes, les retraités, les ouvriers non qualifiés, les Roms… En bref, une société où l'éventail des revenus et des statuts s'ouvre considérablement, où la grande pauvreté apparaît, où les personnes âgées sont souvent contraintes de quitter les centres-villes et où le chômage prospère, non pas à Prague, privilégiée de ce point de vue, mais dans certaines régions de la Bohême occidentale et septentrionale ou de Moravie. Ces inégalités individuelles, on les retrouve donc au niveau territorial. Affronter l'effondrement progressif de l'appareil étatique au profit d'institutions privées, notamment dans le domaine culturel, n'est pas non plus chose facile.

Tout cela explique les phénomènes de désillusion d'une partie de l'opinion et parfois de rejet de l'Union Européenne dans laquelle les deux pays sont entrés en 2004 après leur adhésion à l'OTAN (respectivement en 1999 et 2004), tout en s'adaptant à la nouvelle situation et en augmentant sensiblement leur niveau de vie après des débuts difficiles : en République tchèque, l'espérance de vie a augmenté de sept ans depuis 1989 contre moins de quatre ans en France. Si le malaise n'est pas spécifique à l'Europe centrale, il émerge cependant très rapidement après 2004, témoignant de ce que cette région est à la fois un laboratoire et un sismographe de notre continent.

Antoine Marès
professeur émérite des Universités
(Paris 1 Panthéon-Sorbonne)

Pour approfondir l'histoire tchèque, quelques titres en français :

Antoine Marès, *Histoire des Tchèques et des Slovaques*, Paris, Perrin-Tempus, 2005

T. G. Masaryk, un intellectuel européen en politique 1850-1937 (coéd. A. Marès, M. E. Ducreux), Paris, Institut d'études slaves, 2007

Antoine Marès, *Edvard Beneš, de la gloire à l'abîme. Un drame entre Hitler et Staline*, Paris, Perrin, 2015

L'onde de choc tchécoslovaque. 1968 en Europe médiane et occidentale (codir. A. Marès, F. Mayer, J. Rupnik), Paris, IES, 2020

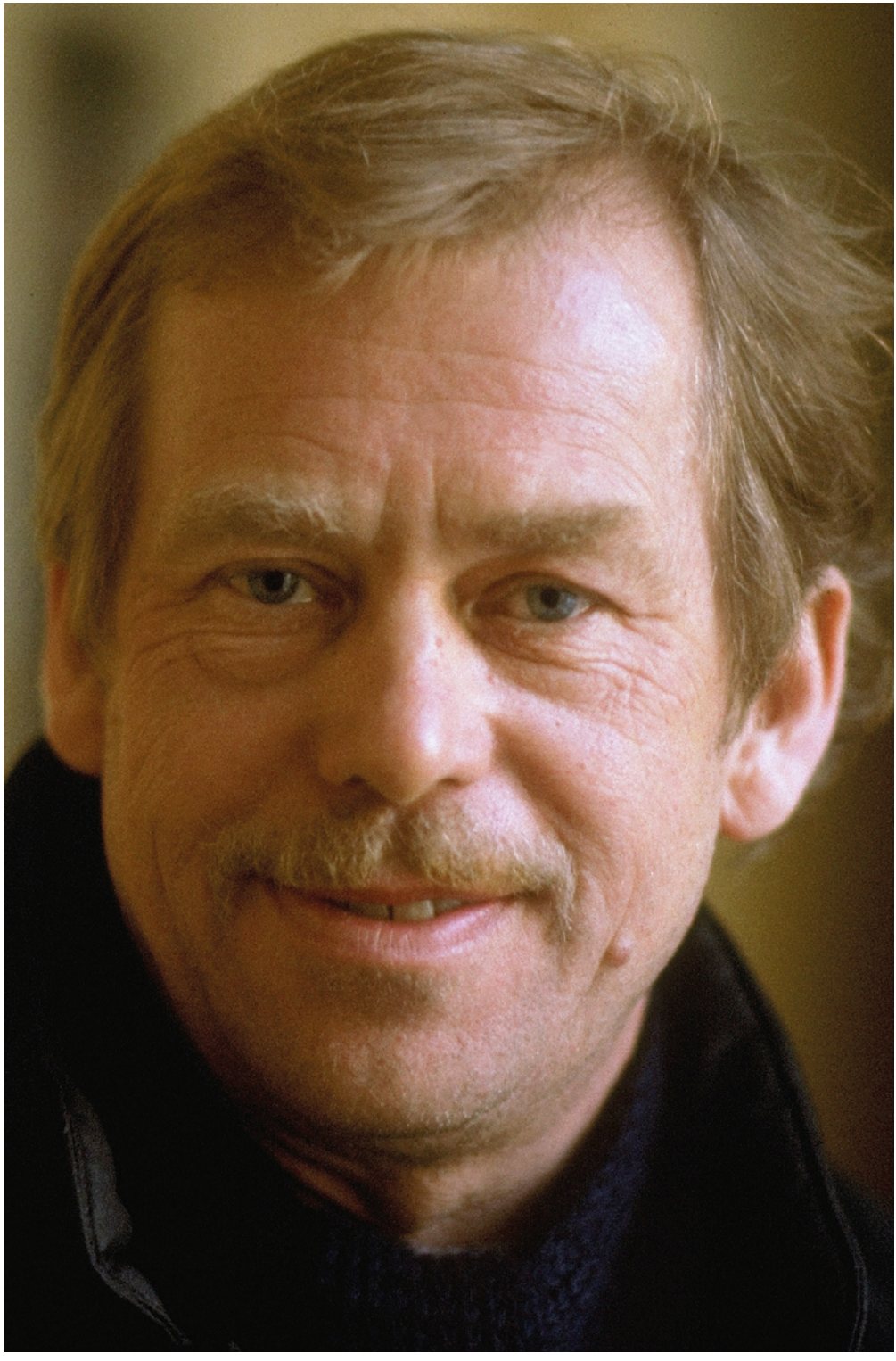
Portrait

Václav Havel (1936-2011)

Ouvrier dans une brasserie, écrivain, homme de théâtre, cinéaste, dissident puis Président de la République : la personnalité de Václav Havel est complexe et s'est construite au fil du temps pour faire de lui un des grands humanistes européens du XXe siècle.

Václav Havel est né le 5 octobre 1936 dans une famille issue de la grande bourgeoisie tchèque. En Tchécoslovaquie, après la libération de l'occupation nazie par l'armée rouge et l'arrivée au pouvoir des communistes en 1948, la famille Havel se trouve dans l'obligation de céder leurs biens à l'État. Le régime communiste va même jusqu'à les accuser d'avoir collaboré avec l'ennemi nazi. Les parents d'Havel sont ainsi contraints de travailler en tant qu'ouvriers dans leur propre usine. C'est à partir de son adolescence que le jeune Václav Havel commence à s'intéresser à la littérature. Au départ, il s'intéresse principalement à la poésie et écrit un grand nombre de poèmes, ce qui étonne son père. Considéré comme un « ennemi de classe », le régime l'empêche d'entreprendre les études de littérature et de cinéma qu'il souhaitait faire. Cependant, il devient diplômé de l'Université technique de Prague en suivant les cours du soir, lui qui travaillait dans une brasserie et une fabrique de produits chimiques. Dès l'âge de dix-neuf ans, Havel publie des articles dans des revues spécialisées dans le théâtre. Il publie ensuite ses propres œuvres très fortement inspirées par le théâtre de l'absurde de Ionesco et Beckett, notamment sa pièce *La Fête en plein air*. À la fin des années 50, Václav Havel se met à travailler comme machiniste dans les théâtres de la Balustrade et ABC, situés à Prague et tous deux fondés en 1958. Dans un deuxième temps, il s'y fait connaître en tant que dramaturge avec l'utilisation d'un thème assez récurrent dans ses écrits qui fait sa particularité : la manipulation par le langage. *Le rapport dont vous êtes l'objet* en est un bon exemple. Le théâtre est pour lui une manière de transmettre son idéal démocratique et une façon d'interroger les rapports entre pouvoir et société.

À partir de l'année 1969 et l'occupation soviétique, l'œuvre d'Havel est censurée par le régime en place. En 1975, il adresse une lettre publique au Premier secrétaire du Parti Communiste Tchécoslovaque, Gustáv Husák, dans laquelle il dénonce la peur instaurée par le régime. De la même manière, Havel, ainsi que d'autres intellectuels tchécoslovaques, rédigent en janvier 1977 la « Charte 77 », pétition réclamant la défense des Droits de l'Homme et s'opposant au processus de « normalisation » qui touchait le pays dans son entièreté. L'engagement de Václav Havel lui valut des séjours en prison à trois reprises : le



premier en 1978, le deuxième de 1979 à 1983 et le troisième en 1989.
La Révolution de velours de fin 1989, durant laquelle s'affirme l'image de grande figure de la dissidence d'Havel, a entraîné la chute de la République Socialiste Tchécoslovaque. Suite à cet épisode, Havel est investi en tant que Président de la République Tchécoslovaque par le parlement qui l'élit à l'unanimité. Sa présidence est caractérisée par son engagement très fort en faveur de la démocratie tchécoslovaque, par son indépendance à tout parti politique et par son caractère atypique. En 1990, il nomme le fils de Rudolf Slánský, ancien secrétaire général du Parti Communiste Tchèque pendu en 1952 sur pression de Staline, ambassadeur à Moscou ; parfaite image de l'humour tchèque. Se baladant à trottinette dans le château de Prague, le proche du rocker Franck Zappa continuait à fréquenter les brasseries de la capitale sans garde rapprochée. Il se démarque également à l'échelle internationale par sa défense des Droits de l'Homme et sa volonté de mettre fin aux régimes autoritaires dans le monde. Il démissionne le 20 juillet 1992 suite à la séparation de la Slovaquie et de la République Tchèque à laquelle il était totalement opposé.

Cependant, suite à un accord sur la fonction présidentielle avec le gouvernement tchèque en septembre, Václav Havel est réélu en janvier de l'année suivante en tant que Président. Il occupe ce poste jusqu'à ses 66 ans, en 2003. Pendant cette seconde présidence, Václav Havel s'attache toujours à promouvoir la démocratie et les droits humains dans le monde. Ce dernier insiste sur l'importance de la morale et des valeurs humaines et sociales dans la manière de gouverner un pays. Il soutient activement l'entrée de la République Tchèque dans l'OTAN en 1999 et, un an après la fin de son mandat, en 2004, dans l'Union Européenne. Étant un grand européen, il a été de tous les combats moraux et politiques pour résoudre les crises européennes. Par ailleurs, l'amitié franco-tchèque, à cette époque, est marquée par le lien très fort entre François Miterrand et Václav Havel. Le petit-déjeuner de l'ambassade avec des dissidents le 9 décembre 1988, alors que la République Tchèque n'était pas encore libérée, en est un symbole. Havel, comme d'autres dissidents, avait justement amené ses affaires de toilette au cas où il serait emmené en prison après cet événement. L'inauguration des nouveaux locaux de l'Institut Français de Prague et l'ouverture d'un colloque « Prague-Paris : Intellectuels en Europe » le 9 décembre 1993 s'inscrivent dans la continuité de cette amitié, comme de nombreuses autres visites et relations.

Après ses différents mandats, Havel a continué de s'engager en participant notamment à de nombreuses conférences. Il réalise son unique film, réalisant ainsi son rêve, en adaptant sa dernière pièce *Sur le départ* qui est une réflexion autobiographique et une interprétation libre du *Roi Lear* de Shakespeare et de *La Cerisaie* de Tchekhov. Fidèle partisan de la démocratie, Vaclav Havel s'est vu recevoir de nombreuses distinctions pour son engagement aussi bien politique qu'artistique. Il est fait grand-croix de la Légion d'honneur française, reçoit, entre-autres, le prix des droits de l'homme des Nations Unies, le prix Franz Kafka, et est désigné lauréat du prix Charlemagne d'Aix-la-Chapelle.

De santé fragile, il est hospitalisé en 2011 puis contraint de rester chez lui à Hrádeček. Malgré cela, il signe une pétition souhaitant l'union de l'opposition russe face à Vladimir Poutine suite aux élections controversés du 4 décembre 2011. Aussi, il rencontre, malgré son affaiblissement, le Dalaï Lama de passage à Prague. Vaclav Havel meurt quelques

jours plus tard, le 18 décembre 2011, dans sa maison de campagne à la suite d'une insuffisance respiratoire, en ayant été en quelques sortes, jusqu'à la fin, un dissident. Il est aujourd'hui une figure universelle de la lutte pour la liberté, la démocratie et les Droits de l'Homme.

Emma Troussard

Pour approfondir

Œuvres de Václav Havel

Le Rapport dont vous êtes l'objet, traduction de Milan Kepel, Gallimard, 1992.

Audience, Vernissage, Pétition, préface de Milan Kundera, Gallimard, 1980

La Fête en plein air, Gallimard, 1990

L'amour et la vérité doivent triompher de la haine et du mensonge, discours choisis et présentés par Yves Barelli, Éditions de l'Aube, 1990

Sur Václav Havel

Geneviève Even-Granboulan, *Václav Havel, président philosophe*, préface de Paul Ricœur, Éditions de l'Aube, Essai, 2003, Collection « Monde en cours ».

Friedrich Dürrenmatt, *Pour Václav Havel* (discours, traduction de Gilbert Musy), coédition, Éditions de l'Aube, 1990.

Michael Zantovsky, *Václav Havel une vie*, Paris, Buchet-Chastel, 2014.

Jan Rubeš, *Václav Havel, un révolutionnaire de velours*, Éditions de l'Aube, 1999

La Révolution de velours vécue de l'intérieur

Entretien avec Karel Novotný, professeur des universités, à Prague en novembre 1989.

Quand et où êtes-vous né ?
Je suis né en janvier 1964 à Ústi nad Labem, dans la région nord-ouest de la Tchéquie.

Quels métiers faisaient vos parents ?
Mon père était ingénieur technologue dans le domaine de la chimie. Il a fait ça toute sa vie dans une petite ville très industrielle de la même région.
Ma mère a travaillé d'abord dans l'administration de la même usine. Elle a ensuite changé, mais était toujours dans l'administration. Elle était en quelques sortes une très petite fonctionnaire.

Comment avez-vous grandi sous le communisme soviétique en Tchéquie ?
J'ai passé toutes mes études primaires, secondaires et universitaires sous le régime communiste. C'était la réalité de ma vie. Il n'y avait pas d'alternative. Ce qui ne veut pas dire que tout le monde était heureux et d'accord avec ce qui se passait. Personne ne croyait au communisme mais la pression était omniprésente. La pression sur les parents de ne rien dire aux enfants car s'ils disaient quelque chose contre le régime à l'école, immédiatement, la réaction suivait. Il y avait non seulement la police partout, les informateurs, mais c'était aussi une obligation pour le personnel des écoles de signaler tout ce qui n'allait pas dans le cadre de l'idéologie officielle. Encore une fois, les gens n'étaient pas dogmatiques, ils ne croyaient plus au communisme, mais tous étaient sous la pression d'être dénoncés. Tout le monde a donc obéi. Évidemment, il y avait des exceptions, mais la vie normale était comme ça. Dans la vie privée, tout le monde hurlait contre le gouvernement et contre les chefs de leurs entreprises qui étaient tous communistes. Tout le monde était contre et critique, mais la pression était trop forte.

Quelles études universitaires avez-vous faites ?
J'ai commencé par des études de physique parce que je pensais que ça serait peut-être ma destinée. J'ai commencé à la faculté des maths et physique mais au bout d'un semestre, je me suis rendu compte que ce n'était pas mon chemin. J'ai donc cherché ce qu'il y avait comme autres possibilités et j'ai découvert qu'il était possible d'étudier deux matières dans la même université, l'Université Charles de Prague : la philosophie et la physique. Je me suis inscrit en 1983. Je ne savais pas ce qu'était la philosophie parce que chez nous, au lycée, il n'y a pas de philosophie. Et pourtant, je me suis dit que ça pouvait être intéressant.

À l'époque, est-ce que les cours étaient contrôlés, en philosophie notamment ?

Certainement. À l'époque, la philosophie s'appelait officiellement « philosophie marxiste-léniniste ». Mais surtout, les communistes étaient les personnes qui enseignaient. Peut-être avaient-ils fait quelque chose dans ce domaine mais à l'exception des historiens de la philosophie, qui étaient vraiment éduqués et leurs cours de qualités, tous les autres étaient surtout de bons idéologues, obéissants à l'idéologie officielle.
Le niveau de l'enseignement était très misérable mis à part l'histoire de la philosophie qui ne correspondait cependant qu'à un seul cours par semestre. La pression sur les gens était très forte, mais le contrôle dans ces études-là, dans la faculté de lettres, on pourrait dire que c'était encore pire.

Comment échapper à ce contrôle ?

J'ai découvert petit à petit ce qui se passait dans le domaine de la philosophie grâce à la possibilité de fréquenter des cours à l'extérieur de l'université, dans des appartements privés. Les séminaires étaient dirigés par les résidents, par des gens qui n'étaient pas dans les institutions officielles. Assez rapidement, au milieu des années 80, j'ai eu un aperçu sur ce qui se passait en philosophie et la France était en tête à cette époque avec tous ces auteurs comme Derrida et Foucault qui étaient très célèbres. Évidemment, nous, à la faculté communiste, nous n'avions jamais entendu parler de ces noms. Plus tard, pendant mes études, en 1987, j'ai commencé à apprendre gratuitement le français à l'Institut français de Prague. C'est une institution qui existe encore, financée par l'État français.

Comment étaient ces cours privés ?

À l'extérieur de l'université, il y avait des cercles privés. Chacun organisait ses cours de manière différente, mais, moi, j'ai commencé avec un jeune homme qui a lui aussi étudié les mathématiques. Il faisait des cours avec un dissident qui s'intéressait à Edmund Husserl, phénoménologue et philosophe allemand d'origine morave. Cet homme-là a lu, avec moi et quelques autres collègues, des textes de Husserl dans son appartement privé. J'ai ensuite découvert d'autres cercles de lecture et des gens qui s'intéressaient aux autres philosophes. Petit à petit, j'ai élargi cette possibilité de travailler de manière assez intensive sur la philosophie en-dehors de l'université avec des gens qui étaient aussi motivés que moi. Par ailleurs, juste une petite partie des membres de ces cercles était des étudiants en philosophie. Il y avait des gens qui travaillaient, qui n'avaient jamais étudié à l'université, qui sont venus juste pour avoir la possibilité de discuter, de découvrir quelque chose qui n'avait pourtant rien à voir avec leur métier ou leur carrière.

Dans quelle mesure le suicide de Jan Palach a pu influencer la Révolution de velours ?

Le régime communiste, officiellement, ne savait rien de Jan Palach. Il n'y avait pas d'informations transmises. Mais, évidemment, notamment dans les cercles dont je viens de parler, tout le monde savait ce qui s'était passé. C'était très émouvant et toujours vivant. Je dirais qu'une des manifestations les plus importantes avant la révolution de velours était justement la « Semaine de Palach » en janvier 1989. C'était la commémoration de cette mort tragique et héroïque. Elle a été très brutalement réprimée par la police. J'ai été poursuivi indirectement après cette semaine. Un agent de police a rendu visite à mon père, a posé des questions pour savoir où j'étais, ce que je faisais, etc. Le régime avait peur que quelqu'un imite Jan Palach. Moi, j'étais étudiant en philosophie et ils savaient

que j'étais dans des cercles privés. J'ai aussi distribué des textes qu'on ne pouvait pas publier officiellement. Cependant, à part ça, je n'étais pas un dissident, je ne me suis pas exprimé de manière publique.

Quelle est la première chose qui vous vient à l'esprit quand on vous parle de la Révolution de velours ?

Le changement d'atmosphère. On pourrait même dire le changement de monde. D'un jour à l'autre, tout a changé. Je parle bien de l'atmosphère parce que les institutions ont pris plus de temps. Après le 17 novembre, il y avait des manifestations chaque jour et de plus en plus nombreuses et les gens sont devenus de plus en plus optimistes.

Étiez-vous dans la manifestation du 17 novembre 1989 ?

Oui, j'étais là. L'atmosphère était géniale pour nous. On chantait, on a senti que quelque chose de capital se passait. On avançait mais la police a fini par fermer la rue Národní třída. Avec mes amis, nous étions face à la police, dans la tête de la manifestation. On chantait, ils ont commencé à attaquer. Il fallait s'enfuir. Il y avait très peu de possibilités de s'enfuir dans ces petites ruelles. Et dans celles-ci, la police était évidemment préparée avec des bâtons. Il n'y avait pas de moyens de rester sur place et résister. Il fallait prendre la fuite. Je ne sais pas exactement comment les gens ont réussi ou non à s'échapper. Je ne sais pas même combien sont restés là, à la fin de la manifestation. Il fallait juste courir.

Pouvez-vous nous raconter l'amplification des manifestations ?

Les dissidents avaient réussi à organiser le programme. Il y avait des discours de Václav Havel et ses collègues. Ils ont aussi réussi à inviter des personnalités populaires ; les chanteurs et acteurs que tout le monde connaissait qui avaient accepté de supporter ce mouvement en se montrant et en chantant ou en prononçant un discours. Cela a permis d'attirer les gens. Il y avait aussi des émissaires, surtout des étudiants, qui informaient les autres villes de ce qui se passait. C'était très important. Moi, je n'étais plus étudiant et je ne faisais pas partie de cette activité-là. Les médias ne disaient rien. Il fallait faire ce travail qui s'est heurté à une résistance dans les premiers jours. Par exemple, les usines ne voulaient pas laisser entrer les étudiants pour transmettre les informations. Mais petit à petit, les manifestations étaient plus grandes jusqu'à la plus massive à Letná. Là, c'était très bien organisé. Il y avait non seulement les gens actifs dans le domaine de la culture, mais aussi les hommes politiques, y compris des membres du Parti communiste et du gouvernement qui avaient accepté de parler. Il s'agissait évidemment d'exceptions. Il y avait aussi des négociations en même temps au niveau de l'État.

Que ressentaient les gens au sein de la foule ?

Les premiers jours, il y avait une tension parce qu'il y avait la rumeur que l'armée était aux portes de Prague, prête à agir. On ne savait pas ce qu'il allait se passer. Avec le progrès des négociations, il est devenu plus clair que l'armée n'interviendrait pas. Les gens étaient alors soulagés et plus gais qu'auparavant. C'était même l'euphorie.

Que pouvez-vous nous dire de Václav Havel et du rôle symbolique qu'il a pris ?

Il avait une certaine autorité. Il avait la capacité de négocier, de créer des choses dans le domaine de l'opposition et de la dissidence. Tout le monde l'a connu par ses capacités

d'être ouvert dans la discussion. Ce n'était pas un dogmatique. Il était proche des gens. Le 9 décembre 1988, François Mitterrand est venu en République Tchécoslovaque partager son petit-déjeuner à l'ambassade avec des dissidents dont Václav Havel. Un jour après, la première manifestation a été approuvée par le régime et s'est tenue dans une petite place, ronde, avec la possibilité de rassembler un nombre de gens restreint. Ceux qui ont pris la parole, les dissidents dont Václav Havel, étaient vraiment au milieu de la foule. Le contact était immédiat. Aujourd'hui, Václav Havel a toujours une bonne image auprès des Tchèques. Il est un symbole de la démocratie.

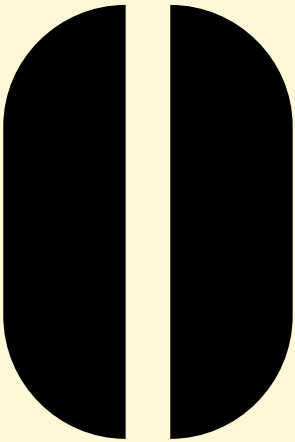
Le pays s'est ouvert au monde avec la Révolution de velours. Les relations culturelles, notamment avec la France, se sont refondées. L'inauguration de l'Institut Français de Prague par François Mitterrand et Václav Havel le 9 décembre 1993 en est un bon symbole. Les Tchèques y étaient-ils enthousiastes ? Et qu'est-ce que cela vous a apporté ?

Je me suis intéressé aux coopérations différentes avec la France dans mon domaine. Je participais aux écoles d'été organisées par plusieurs institutions tchèques et slovaques, notamment par l'association Jan Hus qui — pendant un moment — a été co-dirigée par Jacques Derrida. Déjà avant la Révolution, cette association supportait les dissidents tchèques et slovaques faisant de la philosophie, de la sociologie et de la philosophie politique. Je me suis aussi intéressé au fait de faire ma thèse en France et c'est ce que j'ai fait. J'avais un directeur de thèse à Prague et une directrice de thèse en France à l'Université Paris XII. Je n'étais pas du tout le seul ayant essayé de faire sa thèse en France. Par ailleurs, même la partie de la population qui n'était pas intéressée par les échanges culturels a profité de l'ouverture au monde avec la possibilité de voyager, d'avoir la liberté d'aller où vous voulez et découvrir ce que vous voulez. C'était un changement énorme pour les gens qui avaient été enfermés plus de 40 ans dans les frontières du bloc communiste.

Comment envisagiez-vous l'avenir ?

On était optimiste, tout naïf comme nous étions, jeunes étudiants avec aucune expérience politique comme elle pouvait être à l'ouest. On a cru que tout irait bien. Nous savions que nous n'étions pas un pays riche. On s'est dit qu'on allait d'abord reconstruire la démocratie puis que l'économie suivrait. C'était naïf, mais c'était, je pense, le sentiment de ma génération. On a ensuite vu ce qui s'est passé dans la vie politique de notre pays, la séparation entre la Tchéquie et la Slovaquie ou la montée de partis populistes par exemple. Les problèmes étaient de plus en plus nombreux, mais nous restions encore optimistes.

Propos recueillis par Raphaël Joyeux



Monde d'aujourd'hui

Foule et opinion

Compendre la foule

Entretien avec Elena Bovo, maîtresse de conférences à l'Université de Franche-Comté.

Qu'est-ce que la psychologie des foules ?

La psychologie des foules a été une science, elle ne l'est plus aujourd'hui.
Elle est née à la fin du XIXe siècle d'un dialogue entre savants français et italiens dans un contexte de crise économique et sociale que traversaient ces deux pays de plus en plus souvent confrontés à des manifestations collectives de protestation. Pensons, pour la France, au phénomène du boulangisme et à l'engouement qu'il suscitait auprès de vastes strates de la population, pensons aux foules antisémites et nationalistes lors de l'Affaire Dreyfus ou encore aux attentats anarchistes qui suivirent le massacre dans la villes de Fourmies du 1er mai 1891, où la troupe tira sur des ouvriers qui manifestaient pour la journée de huit heures.
La naissance de cette nouvelle science a été également préparée par un certain nombre de récits historiques sur la Révolution française, à commencer par l'*Histoire de la Révolution française* de Jules Michelet (1847-1853), et, surtout, par *Les origines de la France contemporaine* d'Hippolyte Taine (1876-1894), ouvrage où la foule devient véritablement la protagoniste de la Révolution, s'exprimant essentiellement par la destruction, par des actes de cruauté et de violence.

Quelle est la différence entre la « foule » et le « peuple » ?

La notion de « foule » qui se forge progressivement après la Révolution française, puis ses répliques de 1830, 1848 et 1871 garde de la notion de « peuple », qui s'est constituée aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'idée d'une unité dans la volonté. Mais à la différence du « peuple », la « foule » est considérée comme incapable de tendre vers un bénéfice commun, incapable de s'unir pour constituer un pacte rationnel. La foule a une unité, mais qui n'aboutit qu'à la destruction. Surtout, à la différence du peuple, rationnel, donc nécessairement blanc et mâle, la foule est alors conçue comme une entité féminine, avec tous les stéréotypes qui s'y associent : irrationnelle, volubile, hystérique, donc dangereuse.

Vous dites que la psychologie des foules a été inspirée par un certain nombre de récits faits par des historiens sur la Révolution française, mais qui ont été les premiers psychologues des foules ?

Les pionniers de cette nouvelle science ont été des médecins, des juristes et des sociologues, tous peu ou prou influencés par le positivisme, à savoir par l'idée que seule la connaissance des faits issue de l'expérience scientifique est valable. C'est dans cette ambiance intellectuelle qu'a émergé cette nouvelle science, dont les contours étaient imprécis et fluctuants. Elle se frayait un chemin entre le droit, la biologie et la psychologie. Son objectif était de comprendre la foule, en établissant un certain nombre de lois scientifiques censées expliquer, et donc prévoir, son comportement imprévisible, souvent violent. En effet, ces lois visaient à trouver les traits caractéristiques du compor-

Dijon, 1er mai 2024

tement de l'individu en foule. Le présupposé de toutes les recherches menées par ces savants était que l'individu en foule se transforme, que son comportement se modifie. Il y a dans l'ADN de la psychologie des foules une volonté de comprendre les foules pour les contrôler, c'est indéniable.

Est-ce parce qu'il y a au cœur de la psychologie des foules cette vocation à contrôler les mouvements collectifs qu'elle est souvent considérée comme un savoir réactionnaire et autoritaire ?
Ce n'est pas uniquement pour cela. Au XXe siècle, et plus précisément depuis les années 70, certains historiens et historiennes ont commencé à véhiculer l'idée que Gustave Le Bon, auteur de *La psychologie des foules* (1895), aurait été l'inventeur de cette science et qu'il aurait même, par son essai, inspiré Mussolini et Hitler dans l'art de manipuler les foules. Or, un certain nombre de travaux publiés au cours des dernières décennies ont permis de remettre en question que Le Bon aurait été l'inspirateur des grands dictateurs du XXe siècle. Étrangement, on ne soupçonne pas Staline d'avoir lu Le Bon. S'il est vrai que Mussolini disait admirer *La psychologie des foules*, aucune preuve concrète ne subsiste qu'Hitler l'ait lue.

Qui, si ce n'est Le Bon, a donc inventé la psychologie des foules ?
Quand on se plonge dans l'étude de la généalogie de la psychologie des foules, on s'aperçoit que les caractères que Le Bon attribue aux foules (l'unité psychologique, l'irrationalité, l'effet du nombre qui cache l'individu, qui libère les instincts et exalte les émotions, le rôle du meneur qui exerce une puissance hypnotique, ou encore la force de l'imitation) avaient été révélés par d'autres auteurs qui l'ont précédé, mais que le succès de son ouvrage a plongés dans l'oubli. Ces auteurs sont, entre autres, les juristes italiens Scipio Sighele et Enrico Ferri, et le juriste français Gabriel Tarde. En réalité, à partir des

psychologues des foules, on peut penser la foule dans son ambigüité constitutive et ne pas la reléguer dans la négativité. La foule peut être désorganisée, changeante et confuse, mais aussi forte, unie et dégager une énergie irrésistible. Elle peut parfois être héroïque, mais aussi libérer des instincts cruels chez certains individus qui se sentent cachés et protégés par le nombre.

Pourquoi est-il important de comprendre la foule dans le contexte d'aujourd'hui ?

La foule est revenue au premier plan de l'actualité depuis quelques années. En France, les gilets jaunes nous ont révélé que ce peuple que l'on croyait assagi, que l'on s'était habitué à voir marcher en ordre, a mis le feu aux poudres. Peut-être que les gilets jaunes ont constitué le point de départ de nouveaux phénomènes de foules : ils étaient spontanés, relayés par les réseaux sociaux et n'étaient plus encadrés par les syndicats.

D'où viennent les mots « foule » et « masse » ?

Quand on parle de « foule » ou de « masse », il faut distinguer les mots des phénomènes. Le mot « foule » raconte toute une histoire. Il vient du latin populaire *fullare*, dérivé du substantif *fullo*. « Fouler » désigne la pression exercée sur un tissu pour le sécher et pour le mettre en forme. Le mot « foule » porte en soi, même au niveau inconscient, cette idée de pression exercée sur une matière qui se laisse façonner. À la fin du XIXe siècle, les psychologues des foules ont préféré le mot « foule » au mot « masse ». Mais, lorsque le texte de Gustave Le Bon a été traduit en Allemand, le mot « foule » a été traduit par le mot « masse ». À partir de ce moment-là, les deux mots sont devenus synonymes. Après l'essai de Freud en 1921, *Massenpsychologie und Ich-Analyse* (*Psychologie des foules et analyse du moi*), le mot « masse » s'est imposé. Le mot « masse », lui, vient du grec *maza* qui indique la masse de pâte pour faire une sorte de crêpe. Il y a donc l'idée de quelque chose de malléable, d'informe et d'élastique qui nécessite un agent extérieur. Dans le mot « foule » demeure l'idée de quelque chose de bruyant, de confus et de violent, qui nous ramène au *turba* latin, alors que la « masse » a quelque chose de plus compact et plus homogène.

Parlons maintenant du phénomène : depuis quand existent les foules ? Pourquoi les foules se réunissent-elles ?

Si l'on s'en réfère à Freud, les foules coexistent avec l'être humain depuis toujours. La foule est alors sans aucun doute la forme la plus archaïque de « l'être ensemble », la première forme de la société humaine. Freud dit à ce propos s'être inspiré de Darwin, plus précisément de son hypothèse de la « horde originaire » soumise à la domination d'un chef, ce qui lui fait écrire que : « l'homme est un animal de horde ». Si l'on suit cette hypothèse, la foule est un dérivé de la horde. Les psychologues des foules de la fin du XIXe siècle, avant Freud, inspirés eux aussi par Darwin et plus généralement par la pensée évolutionniste qui circulait amplement en Europe à l'époque, voyaient déjà dans la foule les traces d'une époque archaïque et révolue. Dans la foule, disaient-ils, l'homme se transforme, il régresse, ses émotions et ses instincts ré-émergent, irrépressibles, les normes sociales sont soudain effacées. Les foules peuvent parfois être joyeuses et festives. Mais elles peuvent aussi exprimer un refus. Elias Canetti parlait des « masses de refus », il écrivait : « des hommes ensemble ne veulent plus faire ce qu'ils ont fait jusqu'à présent à titre individuel ». Ils n'acceptent plus la réalité qui leur est donnée à vivre comme un sort. Mais leur refus resterait inaudible et finirait par s'enfoncer dans la résignation, s'il n'était pas collectif.

Qui est l'homme de foule, s'agit-il de n'importe quel homme ?

Si nous considérons la foule du point de vue métaphorique, alors nous pouvons dire que nous sommes tous, tout le temps, tantôt dans la foule, tantôt en dehors. C'est-à-dire que chacun de nous est dans la foule, protégé par le nombre, à certains moments de sa vie, et ne peut vivre sans elle. La grande prétention des intellectuels et, certainement, des psychologues des foules, est de pouvoir s'extraire de la foule et de la regarder de l'extérieur, de l'analyser froidement. C'est une grande illusion, nous avons en nous ce désir de foule, il est là depuis toujours, nous sommes moins vulnérables en foule. L'intellectuel voudrait voir les autres dans la foule, mais il en fait également partie, du moins à certains moments.

Quelle est la place du libre arbitre de chacun en foule ?

La question du libre arbitre est centrale dans la psychologie des foules. La thèse des psychologues des foules est que le libre arbitre s'altère, voire s'évanouit. Dans une foule, on ne ressent pas les choses de la même façon que lorsqu'on est seul. Caché dans la multitude, on a l'impression de disparaître dans une sorte d'anonymat, on a l'illusion de pouvoir commettre des actes sans être vus, sans en être responsables. Le nombre nous donne l'impression d'être protégés. Mais en prenant les distances des psychologues des foules de la fin du XIXe siècle, nous pouvons dire que notre défi aujourd'hui est de penser les foules aussi autrement. Nous savons que certaines n'annulent pas le libre arbitre. Par exemple, la marche dans Paris après l'attentat contre *Charlie Hebdo* le montre bien : l'émotion partagée était très forte, mais il n'y a pas eu d'actes de violence, il n'y a pas eu altération du libre arbitre. C'est également le cas de la manifestation étudiante pacifique du 17 novembre 1989 en République tchèque qui a menée à la Révolution de velours.

La Maestranza, Seville, avril 2002.

Quel est le rôle du meneur ?

Plus que les psychologues des foules italiens, ce sont les Français qui ont porté l'attention sur la figure du meneur. Leur objectif était de comprendre son rôle pour le démystifier et non pour inspirer les meneurs des foules à venir.

À partir du début des années 1890, Gabriel Tarde, sans doute stimulé par le boulangisme mais aussi par les attentats anarchistes qui voulaient venger les répressions policières des manifestations, essaye de donner une explication scientifique à la fascination exercée par le meneur, qui serait capable de réveiller chez des personnes naguère dispersées le désir latent de rester unies et de l'imiter, d'incarner ses aspirations. Dès lors, l'individu en foule dominé par le meneur semble devenir incontrôlable, il se détache provisoirement de ses liens extérieurs et se libère des règles et des contraintes du vivre ensemble en société. Le meneur pour Tarde, n'est pas spécialement intelligent, il est plutôt fort de sa volonté, imbibé de ses croyances et de ses désirs, c'est en quelque sorte un fervent croyant. Gustave Le Bon, dans la voie tracée par Tarde, va contribuer à forger la conception d'un meneur qui flatte les bas instincts d'une foule conçue comme un troupeau servile qui ne saurait en aucun cas se passer de maître. Le Bon, comme Tarde, dresse un portrait bien peu flatteur du meneur : peu clairvoyant, excité et lui-même suggestionné par une idée.

Mais si Tarde et Le Bon avaient constaté le lien presque hypnotique entre la foule et son meneur, ils ne pouvaient encore percevoir la nature amoureuse entre foule et meneur. Pour cela il a fallu attendre *Psychologie des foules et analyse du moi* de Freud. C'est lui qui a fait jouer le lien affectif, la libido, entre le meneur et sa foule : d'un côté, l'amour bienveillant entre tous ceux qui sont réunis sous son nom, de l'autre, la cohésion entre ces derniers qui dépendrait de l'illusion de l'égal amour du meneur envers tous. Et la conscience, pour chacun, de l'impossibilité de constituer l'objet exclusif de son amour.

Prenons à présent nos distances par rapport aux penseurs de la fin du XIXe siècle et du début du XXe. En effet nous savons que bien des foules échappent à la soumission d'un meneur. Pensons aux émeutes spontanées qui peuvent être provoquées par différents facteurs : l'exaspération face à une situation que l'on subit ou une victime à venger. L'occupation d'un espace public par des corps qui font alliance, souvent accompagnée d'actes de violence qui se répandent parfois par un phénomène de contagion dans tout un pays (ce que facilitent les réseaux sociaux), n'est donc pas toujours sujette à la fascination exercée par un meneur.

La foule est-elle limitée dans le temps ?

Selon Gabriel Tarde, puisqu'une foule est constituée de corps, elle est destinée à en subir les limites. La soif, la faim, le froid, la fatigue font qu'une foule à un certain moment s'épuise, se disperse. Par ailleurs, si elle n'est pas soutenue par une organisation qui la pérennise, elle est destinée à disparaître, comme celles des printemps arabes ou des gilets jaunes.

La foule a-t-elle une autre forme que sa forme physique ?

Dès 1898, en pleine affaire Dreyfus, Gabriel Tarde, dans un texte intitulé *Le Public et la foule*, avait déclaré close « l'ère des foules » et avait affirmé que son âge « est l'ère du public ou des publics, ce qui est bien différent ». Dans un moment où l'opinion publique lui apparaissait comme ayant les mêmes caractéristiques qu'une foule irresponsable et totalement manipulable, prête à se déchaîner contre une victime qui lui était désignée,

Dijon, janvier 2023

la foule en chair et en os lui apparaissait soudainement comme quelque chose d'archaïque, destinée à être dépassée par l'opinion publique. Tarde visait en particulier la foule anti-dreyfusarde et critiquait l'immonde presse où le journaliste fait office de meneur et manifeste les idées les plus haineuses pour augmenter le tirage de son journal. Cette autre foule qu'est l'opinion publique ne s'épuise pas, elle ne souffre ni de la faim, ni de la soif, ni du froid. Elle peut se renouveler constamment et est, en ce sens, bien plus puissante que la foule physique.

La foule évolue-t-elle avec le temps ?

Indéniablement, elle est destinée à se transformer, à s'adapter aux nouvelles formes de sociabilité. L'instinct de foule est toujours présent, mais les formes changent. Ainsi, la foule en chair et en os a été suivie de l'opinion publique constituée par les lecteurs des journaux qui, à leur tour, ont été suivis par ce dernier avatar des foules que nous connaissons bien aujourd'hui, les réseaux sociaux.

Les foules physiques et virtuelles coexistent, peuvent-elles se renforcer mutuellement ?

Les foules virtuelles peuvent nourrir les foules physiques. Les gilets jaunes en sont un cas d'école. Ce mouvement est né dans les réseaux sociaux, par l'initiative d'une citoyenne qui a lancé une pétition en ligne en 2018 afin de faire baisser le prix du carburant à la pompe. Il s'est ensuite incarné en foule physique occupant les espaces publics. Par ailleurs, les réseaux sociaux permettent de faire surgir simultanément des foules dans des endroits différents comme lors des réactions à la mort de Nahel Merzouk en 2023. Dans ce cas les réseaux sociaux, notamment Snapchat, Telegram et TikTok, ont intensifié les rassemblements dans de nombreuses villes.

Les foules virtuelles entraînent-elles une polarisation des groupes d'individus selon leurs idées ?

Les « chambres d'écho médiatiques » nous font entrer, ou nous renferment, dans une collectivité de personnes qui ont les mêmes aspirations ou les mêmes goûts que nous. Nous avons alors l'impression de faire partie d'une très grande communauté qui partage nos mêmes idées, ce qui nous encourage à y adhérer encore davantage et ce qui nous fait perdre progressivement tout esprit critique, nous porte à croire aux fake news qui vont dans le sens de nos opinions. Par ailleurs, l'effet du nombre conduit à exclure de la « chambre » une personne ayant des avis différents. Dans ce contexte, la simple aversion pour une personne peut se transformer en véritable haine, en un besoin irrésistible de destruction qui peut alors s'exprimer en toute impunité, sous la protection de l'anonymat. Plus encore, il sera validé, et même renforcé, par les autres membres de la « chambre ». Cet univers virtuel nous donne l'impression d'avoir raison, puisque les autres pensent comme nous. La polarisation devient alors inévitable.

La foule provoque-t-elle la violence ou est-elle la couverture d'individus violents ?

Cette réflexion était très présente chez les psychologues des foules italiens et français de la fin du XIXe siècle. Les juristes italiens, qui étaient influencés par le socialisme évolutionniste en vogue à l'époque, afin de donner des peines moins lourdes aux manifestants qui s'étaient laissés aller à la violence, avaient affirmé que l'individu qui se laisse submerger par des instincts violents en foule ne doit pas être jugé comme s'il avait été seul et en pleine possession de son libre arbitre. Sa responsabilité pénale devait, à leurs yeux, être considérée comme diminuée, à cause de l'effet aliénant de la foule. Par contre, ils voulaient juger différemment et beaucoup plus sévèrement les criminels (ou ceux qu'ils considéraient tels) qui profitaient de ces manifestations pour donner libre cours à leurs instincts. Cette idée de l'individu violent qui se glisse dans la foule n'a jamais perdu de son actualité, elle est encore présente de nos jours : quand on veut stigmatiser les agissements d'une foule, on met l'accent sur la présence des criminels, des « black block » ou encore des « casseurs ».

Qu'est-ce qu'une « meute » ?

Une meute est l'une des formes que peut prendre la foule. Le mot « meute » vient du bas-latin *movita*, du verbe *movere*, signifiant « mouvement ». La meute renvoie à la meute de chasse. Le groupe cible alors une victime, jusqu'à vouloir sa mort. C'est pour cela que la foule, quand elle prend la forme de la meute fait penser à l'animalité sous-jacente dans l'homme. La meute, au sens figuré, indique un groupe qui prend plaisir à faire du mal en toute impunité. L'anonymat et la protection du nombre, propres à la meute, sont aujourd'hui décuplés par les réseaux sociaux. Ils libèrent la parole en offrant une totale liberté d'expression, mais peuvent aussi devenir l'arme par excellence de ceux qui se cachent, à l'abri des poursuites judiciaires. Ces phénomènes ont également lieu à l'école et ont parfois des conséquences tragiques pour les élèves harcelés.

Propos recueillis par Raphaël Joyeux

Pour approfondir

Elena Bovo, *Mécaniques des foules - Des mouvement hors de contrôle ?* Armand Colin, 2024

Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, Paris, Alcan, 1895.

Scipio Sighele, *La folla delinquente*, Torino, Bocca, 1891.

Gabriel Tarde, « Le Public et Foule », *Revue de Paris*, n° 4, 1898, p. 287-306. Repris dans *L'Opinion et la Foule*, (1901), Paris, Dunod Poche, 2024.

Sigmund Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », dans *Essais de psychologie* (1921), trad. A. Bourguignon, J. Altounian, O. Bouguignon, A. Cherki, P. Coter, J. Laplanche, J.B. Pontalis, A. Rauzy, Paris, Payot, 2001.

Elias Canetti, *Masse et Puissance* (1960), trad. R. Rovini, Paris, Gallimard, 1966.

Les recherches sur les foules sont toujours d'actualité :

https://www.inria.fr/fr/predire-les-mouvements-de-foules-meurtriers

https://www.tf1info.fr/international/les-bons-reflexes-a-avoir-pour-eviter-de-se-retrouver-piege-dans-un-mouvement-de-foule-2237209.html

Sondages et opinion

Entretien avec Bruno Jeanbart, Vice-président de l'institut de sondage OpinionWay

En quoi consiste votre métier ?

Principalement à mesurer, à travers des enquêtes, l'opinion publique d'une population donnée. Ce n'est pas le seul moyen de la mesurer, mais un des moyens qui existent. Il faut essayer de réaliser au mieux cela avec les limites de l'exercice qui sont que les opinions changent et évoluent, et que les actions finales ne sont pas exactement conformes aux intentions exprimées auparavant.

Quelle est la méthode de réalisation d'un sondage ?

Le sondage est une extrapolation de méthodes statistiques qui, historiquement, n'étaient pas forcément utilisées pour mesurer les opinions mais un certain nombre de faits sociaux. La méthode originelle, la plus parfaite statistiquement, est de faire une « enquête » de manière aléatoire, en garantissant que chaque individu a une chance équivalente par rapport aux autres d'être interrogé, au sein d'un « échantillon » de la population étudiée. Dans l'idéal, il y a une sorte de base de données qui permet de tirer au sort 500, 1 000, 2 000 ou 10 000 individus représentants statistiquement la population. Plus le nombre de personnes interrogées augmente, plus la marge d'erreur diminue.

Cependant, tout cela est théorique car il n'y a pas de base de données réelles qui le permette (sauf dans les années 1980 avec l'annuaire des téléphones fixes) et que cela nécessite que les gens aient la possibilité et acceptent de répondre, ce qui est seulement le cas dans le cadre du recensement. Par ailleurs, pour faire une bonne enquête aléatoire, il faut un temps assez long. Ce n'est pas compatible avec les besoins de mesures qui sont de limiter dans le temps la durée d'interrogation.

Une autre méthode peut être utilisée comme en France. C'est la méthode des quotas qui consiste à, en utilisant les données très précises du recensement (sur le genre, l'âge, la catégorie sociale, la géolocalisation, le niveau de revenu, etc.), reconstituer un échantillon de la population étudiée selon un certain nombre de critères variant d'une enquête à l'autre. De manière empirique, on s'est rendu compte que cela fonctionnait très bien et permettait d'avoir une extrapolation possible par rapport à la population étudiée. Cependant, les problèmes de disponibilité des gens et du taux de refus persistent.

Qui commande des sondages ?

Ce sont avant tout les entreprises. 80% de l'activité les concerne, notamment à propos du marketing. Même dans le domaine de l'opinion publique, beaucoup d'entreprises commandent des enquêtes sur des sujets de société par lesquels elles sont concernées. Par exemple, pour EDF, la question du nucléaire est un sujet important. Pour Total, la question de la transition énergétique et du rapport au changement climatique compte. Beaucoup d'enquêtes ne sont, par ailleurs, pas diffusées et les enquêtes pour les médias ou les acteurs du débat public ne représentent qu'une minorité.

Les résultats d'un sondage sont-ils modifiés pour mieux projeter les futurs résultats, d'une élection par exemple ?

Le résultat d'un sondage publié n'est jamais le résultat brut de l'enquête. Il y a toujours une correction statistique, une pondération.
Pour les sondages politiques, notamment d'intention de vote, la difficulté des biais liés à des effets de désirabilité sociale se rajoute. Il y a une différence entre ce que les gens disent et ce qu'ils font. Un des grands problèmes en France était la mesure du vote pour l'extrême-droite et même, plus largement, entre gauche et droite. La technique du vote passé était donc utilisée, c'est-à-dire qu'était demandé aux personnes interrogées leur vote lors de la dernière élection. Ainsi, le biais entre le vote déclaré et le vote réel pouvait être corrigé. Avant, il fallait dire son choix à une autre personne. Aujourd'hui, il est beaucoup plus facile pour les gens de le dire à un ordinateur et cela atténue le biais.

Qu'est-ce qui différencie les instituts de sondage entre eux ?

En ce qui concerne les méthodes, aujourd'hui, il y a une très grande homogénéité. Les différences de méthodes se trouvent dans le temps, pendant l'émergence d'un institut. OpinionWay a été le premier à utiliser les sondages par internet pour des enquêtes politiques dès 2006. Aujourd'hui, ce n'est plus une spécificité. Les méthodes des instituts sont différenciées selon les pays. Les différences sont surtout dans les personnes qui y travaillent, dans la manière dont ils vont appréhender le métier. On retrouve davantage d'écarts sur la manière de questionner.

Quels effets peuvent provoquer les sondages sur les électeurs lors d'une période d'élection ?

Il y a deux effets contradictoires. Un effet de ralliement fait que les candidats en tête des sondages peuvent bénéficier du vote d'électeurs plus indécis qui suivent la majorité des autres électeurs. Un effet de dilution, par le fait qu'un candidat domine les sondages, peut inciter les électeurs, notamment dans des élections à deux tours, à voter pour un autre candidat afin d'exprimer leur voix différemment car cela ne changerait pas le résultat final. Il est difficile de savoir quelles sont exactement les proportions de ces effets qui peuvent se compenser.
En France, avec le système électoral d'élection à deux tours, des effets plus directs de vote utile se sont renforcés ces dernières années. Avec la présidentielle de 2022, les candidats de gauche divisés et nombreux ont entraîné un vote dit « utile » pour Jean-Luc Mélenchon afin d'accéder au second tour. C'est un phénomène assez typique de la

France. Dans l'Union européenne, la majorité des pays vote au scrutin proportionnel à un tour où seul compte le nombre de représentants élus. Le vote utile est à la fois un effet des sondages et un effet de la situation politique dépendant du mode de scrutin. Par exemple, il n y a pas eu de vote utile lors des élections législatives de juin/juillet 2024 mais un vote « contre » le RN lors du second tour car le parti a été catégorisé par les électeurs comme indésirable.
En revanche, les sondages ont des effets très forts sur le déroulement de la campagne électorale et ainsi sur le résultat d'une élection. Un candidat ne fait pas la même campagne s'il est en tête des sondages que s'il est outsider. Un candidat en tête va avoir une position conservatrice et prudente dans la campagne. Un candidat outsider peut être beaucoup plus radical et prendre des positions plus risquées pour compenser son score.

Comment sont choisis les sujets en période électorale ? Et pourquoi certains sujets importants comme l'écologie et la culture ne sont que peu évoqués ?

Il y a des effets thématiques qui existent. Ils sont compensés par l'existence de médias aux lignes éditoriales différentes. Il y aura, par exemple, plus de sondages sur la sécurité dans *Le Figaro* et plus de sondages sur l'écologie dans *Libération*. Il faut savoir que les questions ne sont pas décidées par les médias qui, eux, choisissent simplement l'objet du sondage. Aussi, il y a toujours dans les enquêtes, au moment des campagnes électorales, des questions qui demandent aux gens quels sont leurs sujets prioritaires. Par exemple, à part les élections européennes de 2019, l'écologie est rarement un sujet dominant les électeurs au moment de voter. Les médias ont donc plutôt tendance à s'intéresser aux sujets qui apparaissant comme les sujets prioritaires. Ces sujets varient selon l'époque et les préoccupations dépendants de l'actualité. Il est évident que le pouvoir d'achat était un sujet dominant récemment avec l'inflation. Avec le recul de cette dernière, ce sujet va diminuer d'intérêt dans le débat public. En revanche, cela ne veut pas dire qu'il n y pas de sondage sur des sujets moins en vogue comme l'environnement.

Est-ce donc l'opinion qui fait les sondages ou les sondages qui créent et modifient l'opinion ?

L'opinion publique est une matière vivante qui bouge en permanence. Elle n'a pas vocation à rester stable sur tous les sujets. Elle est donc amenée à changer, à évoluer. Ainsi, la plupart des mouvements du débat public l'ont modifiée plus ou moins fortement, même s'il arrive qu'elle reste stable sur certains sujets, comme la réforme des retraites de 2023. Les deux sens sont interactifs et fonctionnent. Il y a des phénomènes que l'opinion fait émerger, qui sont ensuite repérés par les sondages, ce qui peut avoir tendance à les renforcer. La présidentielle de 2007 est un cas d'école. À partir de 2004, des sondages font apparaître Ségolène Royal comme la candidate souhaitée par les électeurs sans que l'on sache vraiment pourquoi. Par la suite, le fait qu'elle soit perçue en tête a probablement renforcé le phénomène et fait qu'elle est devenue une candidate potentielle alors que ce n'était pas envisagé par la majorité des électeurs auparavant.

Qui, alors, construit l'opinion ? Les fake news jouent-elles un rôle ?

C'est un mélange de plusieurs influences, les réseaux sociaux, la presse, les sondages, les hommes politiques, la situation économique et sociale, les intellectuels, etc. C'est une somme de ce qui existe et de ce qui se passe. C'est aussi cela qui va contribuer à forger, avec la pensée de chacun, des opinions individuelles qui se transforment en opinion

collective, majoritaire. L'opinion collective ne peut se former que s'il y a des opinions individuelles propices à accepter tel ou tel sujet. La capacité à rencontrer des préoccupations individuelles en réalité partagées et à, éventuellement, construire un discours qui va réunir est donc importante.
Dans le cadre des fake-news, il y a deux possibilités. Soit elles sont très marginales parce qu'elles ne répondent pas des préoccupations individuelles, soit elles sont extrêmement puissantes parce qu'elles sont capables de rebondir sur des idées préconçues et donc de rencontrer un très large écho.

Quelle tendance observez-vous dans l'évolution de l'opinion en France et Europe, et quelles conséquences tirer pour les deux, trois prochaines années ?
Il y a de plus en plus une opposition entre modérés et radicaux parmi les électeurs quant à ce qu'ils attendent des acteurs politique. Certains rejettent la politique des dernières années et veulent des mesures radicales, d'autres vont chercher le plus rationnel et ce qu'il y a de mieux pour le pays. Les pays européens restent majoritairement modérés, très peu de radiaux sont au pouvoir seuls car, même lorsqu'ils finissent en tête des élections, ils se retrouvent face à des coalitions plus grandes. Quand ils accèdent au pouvoir, c'est donc également par union et coalition. Ainsi, en Italie, Meloni est arrivée au pouvoir avec des propos qu'elle a modérés et en s'alliant avec des partis plus modérés.
Aussi, l'individualisation domine beaucoup les sociétés occidentales. Elle rend plus complexes les dimensions collectives. Il n'y a plus les phénomènes de fidélité électorale, d'il y a encore 20, 30, 40 ans, avec des électeurs qui votent toute leur vie pour le même parti politique. Il y a aussi des phénomènes de rejet et de porosité assez importants. Il y a donc une capacité à voir émerger de nouveaux courants politiques très rapides et influents. Ce qui réduit la place des partis traditionnels qui, même en accédant au pouvoir grâce aux systèmes électoraux, font de moins en moins de bons scores. En France, il y a eu des cas ratés comme celui de Zemmour en 2022, même s'il a fait 7% en étant un éditorialiste neuf mois auparavant. Mais il y a aussi des cas considérés réussis comme le phénomène Macron de 2017 avec un candidat totalement nouveau, sans parti politique traditionnel, qui a remporté la présidentielle. C'est également le cas dans beaucoup de pays européens. Par exemple, en Espagne, Podemos, né en 2014, est, aujourd'hui, beaucoup plus faible qu'il y a 10 ans et Ciudadanos, qui a été aux portes du pouvoir, représente maintenant moins de 2% des voix. Ces phénomènes n'auraient jamais eu lieu 20 ans auparavant.
La volatilité électorale est donc extrêmement forte et rend la politique assez imprévisible. Il y a aussi dans cette très grande volatilité, une volatilité qui concerne les sujets d'intérêt de l'opinion publique. Les campagnes, qui étaient avant agencées autour d'un sujet central, passent, aujourd'hui, d'un sujet à un autre. Après le pouvoir d'achat, il est impossible de savoir quels vont être les sujets de préoccupation majeurs de 2027 en France. Il y a plein d'événements extérieurs qui peuvent influer et cela rend également imprévisible ce qui pourrait se produire.
Globalement, la restructuration des systèmes politiques, en ce moment, rend plus imprévisible les futurs résultats d'élections.

Propos recueillis par Raphaël Joyeux

Culture

Surréalisme tchèco-slovaque

Le Surréalisme en Tchécoslovaquie pendant l'entre-deux-guerres

Il y a cent ans naissait en France le Surréalisme, mouvement artistique qui connaît aussitôt un développement unique et particulièrement riche dans l'ancienne Tchécoslovaquie.

Centenaire du Manifeste d'André Breton

L'année 2024 marque le centenaire du premier *Manifeste du Surréalisme* rédigé par le célèbre poète français André Breton. A l'origine, ce manifeste était écrit comme la préface du recueil *Poisson soluble*. Dans cette œuvre, André Breton s'attache à définir le mouvement. Il écrit notamment la phrase suivante : « l'automatisme psychique par lequel on se propose d'exprimer, soit oralement, soit par écrit, soit de tout autre manière le fonctionnement réel de la pensée ». En d'autres termes, André Breton prône ici une création qui viendrait de l'inconscient des artistes et non pas de l'intellectuel. Il explique que ce mouvement permet d'exprimer l'entièreté de sa pensée sans censure dans l'art quelque soit le domaine artistique. Le surréalisme, selon Breton, doit passer par l'écriture automatique, c'est-à-dire par une libération de la pensée qui ne fait pas intervenir la conscience et la volonté. Autrement dit, pour arriver à une écriture automatique, il est nécessaire d'écrire le plus vite possible sans vraiment réfléchir afin de ne pas faire agir la conscience. Mais notons que ce *Manifeste du Surréalisme* marque une rupture d'André Breton avec le Dada, mouvement qui s'est développé durant la première guerre mondiale et qui se voulait comme une réaction à la violence et au traumatisme de la guerre. En effet, André Breton était le chef de file des dadaïstes en France et également un fidèle admirateur du roumain Tristan Tzara, fondateur de ce mouvement. Mais en 1924, l'écrivain du *Manifeste du Surréalisme* se lasse du côté négatif ainsi que du manque d'émotion transmis par le mouvement artistique du Dada et décide alors de rédiger ce célèbre manifeste. Il va notamment être suivi, dans ce mouvement nouvellement créé, par Paul Eluard, Louis Aragon, Philippe Soupault ainsi que de nombreux autres artistes.

Le surréalisme s'est imposé comme l'un des mouvements artistiques les plus influents du début du XXe siècle, profondément ancré dans l'exploration de l'inconscient et de l'irrationnel. Dans l'entre-deux-guerres, ce mouvement d'avant-garde s'est épanoui en France et a trouvé un partenaire dynamique en Tchécoslovaquie, créant ainsi une riche mosaïque d'échanges artistiques et littéraires. Les surréalistes tchèques et français partagent la même volonté d'explorer l'inconscient et l'irrationnel. Cette exploration thématique se manifeste sous diverses formes artistiques, de la peinture à la poésie. Le mélange du réel et du fantastique est une caractéristique de cette période, les artistes cherchant à

dépeindre les complexités de l'expérience humaine par le biais de l'imagerie surréaliste. Cette approche a non seulement enrichi le dialogue artistique, mais a aussi approfondi la résonance émotionnelle de leurs œuvres.

Contexte historique

La Tchécoslovaquie a été fondée en 1918 après l'effondrement de l'empire austro-hongrois, avec Tomáš Garrigue Masaryk comme premier président. La nouvelle nation a réuni les pays tchèques et la Slovaquie, promouvant les idéaux de démocratie et d'identité nationale.

La démocratie parlementaire a dû faire face à des défis de la part de diverses factions politiques, notamment les communistes et les nationalistes. Les tensions ethniques sont fréquentes, en particulier avec les Allemands des Sudètes qui cherchent à obtenir une plus grande autonomie et à s'intégrer à l'Allemagne.

Au niveau économique, alors que la Tchécoslovaquie était l'une des nations les plus industrialisées d'Europe centrale, la Grande Dépression de la fin des années 1920 a gravement affecté son économie, entraînant un taux de chômage élevé et un mécontentement social. Ces luttes économiques ont intensifié les tensions ethniques existantes.

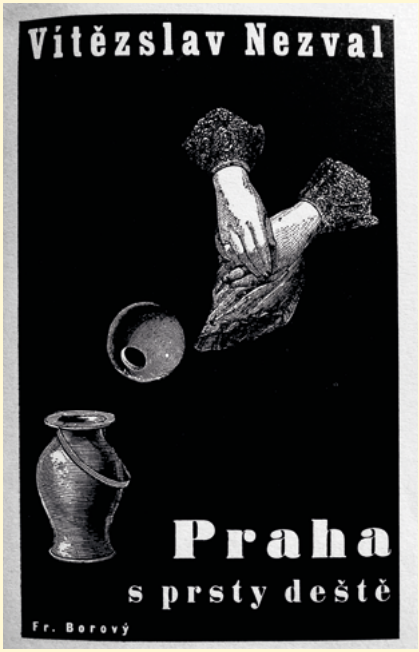
L'union artistique Devětsil et le Poétisme

L'union artistique Devětsil est née en 1920 à Prague en Tchécoslovaquie dans ce contexte historique de transformation et a été formée par un ensemble de jeunes artistes de l'avant-garde tchèque. Ses principaux théoriciens et fondateurs sont Karel Teige, Adolf Hoffmeister, Jaroslav Seifert, Vladislav Vančura et Alois Wachsman. Le nom de ce groupe signifie « Les forces nouvelles » en référence à la diversité et à la richesse artistique de cette union mais également à la modernité de celle-ci. Effectivement, Le Devětsil regroupe une multitudes d'artistes dans des domaines variés tels que des peintres, des photographes, des architectes, des musiciens, des hommes de théâtre et des critiques d'art qui cherchent à établir un nouvel esthétisme artistique basé sur la liberté. Ce mouvement se veut ainsi innovant en réaction aux conventions artistiques traditionnelles et à leurs normes d'esthétisme perçues comme étant trop contraignantes. Pendant l'automne 1922, Karel Teige, un des chefs de file du groupe Devětsil, ainsi que le poète et écrivain Jaroslav Seifert, élaborent le *Recueil révolutionnaire de Devětsil* qui souligne le concept révolutionnaire de l'art prolétaire. En effet, le Devětsil émerge de l'envie de révolutionner l'art avec des messages de liberté à tendance marxiste. Ce cercle artistique est à l'origine de nombreux échanges internationaux avec les autres avant-gardes internationales. Ce groupe, grâce à ses nombreuses communications avec le reste de l'Europe, devient en 1923 un carrefour majeur de l'avant-garde européenne. Ces divers échanges artistiques se transmettent notamment par des revues. Devětsil en publie cinq : *Revoluční sborník Devětsil* qui signifie *Almanach révolutionnaire Devětsil*; *Život* qui a pour traduction *Vie*, *Disk*, *Pasmo* qui veut dire *Zone* et enfin *ReD* pour *Revue Devětsil.*

Cette union artistique s'est forgée une nouvelle théorie basée sur l'émancipation spirituelle et culturelle : le Poétisme.

Le Poétisme est un mouvement littéraire et artistique tchèque fondé en 1923 et basé sur la volonté de rupture avec l'esthétique classique. Karel Teige et Vítězslav Nezval apparaissent comme les principaux fondateurs de ce mouvement. Le Poétisme est inspiré du Dadaïsme et va peu à peu évoluer vers le Surréalisme. Il est bâti sur une philosophie de vie qui

Karel Teige
Illustrations pour **Alphabet** de
Vitěslav Nezval, 1936



Karel Teige
Illustrations pour **Prague aux doigts de pluie** de Vitěslav Nezval

a pour principe de célébrer la banalité de la vie, les objets qui rythment notre quotidien en cherchant à les poétiser et à les sublimer en y apportant un regard nouveau. Le poétisme se veut comme joyeux et célébrant la vie après la fin d'une guerre traumatisante pour le monde entier contrairement à l'approche française du surréalisme légèrement plus rude. Leur philosophie est également basée sur la volonté de profiter de la vie dans l'instant présent en y explorant les aspects poétiques de la vie. En 1924, Karel Teige publie le premier *Manifeste du Poétisme* juste avant celui d'André Breton.

Les liens culturels franco-tchécoslovaques de l'entre-deux-guerres et le surréalisme

Les relations entre la France et la Tchécoslovaquie pendant l'entre-deux-guerres ont été marquées par une solidarité initiale. Cependant, la montée du fascisme et l'échec des accords de sécurité collective ont conduit à une désillusion qui préfigurait les défis auxquels les deux nations allaient être confrontées lors du conflit imminent de la Seconde Guerre mondiale. Les accords de Munich ont mis fin à toutes les relations entre les deux pays.

Né en France au début des années 1920, le surréalisme cherche à remettre en question les perceptions conventionnelles de la réalité par le biais d'images oniriques et de juxtapositions inattendues. Fortement influencés par les écrits de Sigmund Freud et la désillusion qui a suivi la Première Guerre mondiale, les surréalistes ont cherché à plonger dans l'inconscient, mêlant fantaisie et réalité de manière révolutionnaire.

En 1935, André Breton et Paul Éluard, deux des principaux surréalistes français, se rendent à Prague, ce qui marque un tournant dans les échanges surréalistes entre la France et la Tchécoslovaquie. Leur voyage a permis de renforcer les liens entre les surréalistes tchèques et le mouvement surréaliste français. Au cours de leur visite, ils ont rencontré des artistes et des intellectuels locaux, assisté à des expositions et participé à des discussions qui ont enrichi le discours surréaliste.

Les interactions entre Breton, Éluard et les surréalistes tchèques, notamment Karel Teige et Vítězslav Nezval, ont contribué à renforcer le sentiment de solidarité et d'objectif commun parmi les artistes d'avant-garde des deux pays. Cette visite a souligné le respect mutuel et l'admiration qui existaient entre les surréalistes français et tchèques, renforçant le dialogue culturel qui était au cœur du développement du surréalisme.

Ces relations entre les surréalistes tchèques et français ont été marquées par un solide échange d'idées et d'esthétique. Les surréalistes tchèques ont été fortement influencés par des personnalités telles qu'André Breton, le principal théoricien du mouvement. La participation à des expositions et les contributions aux revues surréalistes ont facilité une pollinisation croisée des idées qui a enrichi les paysages surréalistes tchèques et français. Les expositions à Paris ont mis en valeur les œuvres des artistes tchèques, leur permettant de gagner en visibilité et en reconnaissance au sein de la communauté européenne de l'avant-garde. Inversement, les œuvres des surréalistes français ont trouvé leur chemin vers la Tchécoslovaquie, influençant les artistes et les écrivains locaux.

L'implication des Tchèques dans le Surréalisme

La Tchécoslovaquie est devenue un site important pour le développement du surréalisme, avec plusieurs figures clés qui ont apporté des contributions significa-

tives au mouvement.

Toyen (1902-1980), née Marie Čermínová, était une artiste pionnière dont l'œuvre transcendait les frontières conventionnelles. Réputée pour son androgynie audacieuse, Toyen a défié les normes et les attentes de la société en matière de genre et d'identité. Son art explore souvent les thèmes de la sexualité, du désir et du subconscient, utilisant une imagerie onirique pour transmettre des états émotionnels complexes. Ses liens avec la scène surréaliste parisienne ont contribué à établir un dialogue entre les artistes tchèques et leurs collègues français. Les œuvres les plus remarquables de Toyen, telles que *La Tentation de Saint-Antoine* dépeignent des paysages surréalistes peuplés de figures obsédantes et de créatures étranges. Ces compositions reflètent sa fascination pour l'irrationnel et la nature énigmatique de l'existence.
En plus de son travail visuel, Toyen a joué un rôle crucial dans le groupe surréaliste de Prague, collaborant avec d'autres artistes et participant à des expositions qui remettaient en question l'esthétique traditionnelle. Son héritage artistique continue d'inspirer des discussions sur le genre et l'identité dans l'art.

Jindřich Štyrský (1899-1942) était un artiste polyvalent dont les contributions couvraient la peinture, le collage et la photographie. Son style a évolué à travers différents mouvements, incorporant des éléments du cubisme et du futurisme avant d'embrasser le surréalisme. Les œuvres de Štyrský présentent souvent des formes fragmentées et des scénarios oniriques, brouillant la frontière entre la réalité et l'imaginaire.
Il a souvent collaboré avec Toyen et leur partenariat a joué un rôle déterminant dans l'évolution du surréalisme tchécoslovaque. Ensemble, ils ont exploré les thèmes du désir, de l'identité et du subconscient, repoussant les limites de la représentation traditionnelle.
L'œuvre de Štyrský a été profondément influencée par le contexte sociopolitique de son époque, en particulier par la montée du fascisme. Son art contient souvent des critiques implicites des régimes autoritaires, utilisant une imagerie surréaliste pour remettre en question la perception de la réalité par le spectateur.

Vítězslav Nezval (1900-1958) est une figure majeure de la littérature tchécoslovaque et un membre essentiel du mouvement surréaliste. En tant que poète, l'œuvre de Nezval se caractérise par une imagerie vive, des formes novatrices et un engagement profond avec l'inconscient. Sa poésie brouille souvent les frontières entre les rêves et la réalité, reflétant ainsi les principes du surréalisme. Ses œuvres subissent l'influence du surréalisme français tout en apportant des perspectives spécifiquement tchèques.
La poésie de Nezval aborde fréquemment les thèmes de l'amour, de la perte et du passage du temps, utilisant des juxtapositions inattendues pour évoquer une résonance émotionnelle.
Outre ses contributions littéraires, Nezval était activement impliqué dans le groupe surréaliste de Prague, où il collaborait avec des artistes visuels et participait à des discussions sur le rôle de l'art dans la société. Son engagement en faveur du surréalisme en tant que moyen de critique politique et sociale a mis en lumière les implications plus larges du mouvement.

Karel Teige (1900-1951), membre clé du groupe Devětsil, n'était pas seulement un peintre, mais aussi un théoricien et un écrivain important, qui a contribué à faire connaître le surréalisme au public

tchécoslovaque. Profondément influencé par les œuvres d'André Breton et d'autres surréalistes européens, il a formulé les principes du mouvement dans des essais et des manifestes. Ses écrits ont contribué à articuler les principes du surréalisme dans un contexte tchèque, jetant un pont entre les mouvements d'avant-garde des deux nations.

L'art de Teige se caractérise par un mélange de graphisme et d'imagerie poétique. Ses œuvres intègrent souvent la technique du collage, mélangeant différents éléments visuels pour créer des compositions saisissantes. L'une de ses œuvres les plus remarquables, *Le Soleil et la Lune*, illustre son approche novatrice, utilisant le symbolisme et l'abstraction pour explorer la relation entre le céleste et le terrestre. Au-delà de sa production artistique, le rôle de Teige dans la publication et l'édition de diverses revues d'art a contribué à l'établissement d'une communauté intellectuelle dynamique en Tchécoslovaquie. Il prône l'intégration de l'art dans la vie quotidienne, estimant que l'art doit s'engager dans les réalités sociales et politiques. Teige a également participé au groupe Esprit Nouveau, fondé par l'architecte français Le Corbusier et d'autres penseurs modernistes. Ce groupe se concentre sur des approches novatrices en matière d'architecture et de design, prônant le fonctionnalisme et l'esthétique moderne. L'engagement de Teige dans l'Esprit Nouveau a mis en évidence l'interaction entre le surréalisme et le modernisme en Tchécoslovaquie.

Les contributions de Toyen, Jindřich Štyrský, Vítězslav Nezval et Karel Teige ont été cruciales pour faire du surréalisme tchécoslovaque un mouvement dynamique et distinctif. Leurs approches novatrices de l'art et de la littérature ont non seulement remis en question les formes conventionnelles, mais elles ont également apporté un éclairage profond sur les complexités de l'expérience humaine. À une époque marquée par les bouleversements et l'incertitude, ces artistes ont exploité le pouvoir du surréalisme pour explorer les thèmes de l'identité, du désir et du subconscient, laissant un héritage durable qui continue d'influencer l'art et la pensée contemporains.

Héritage du Surréalisme

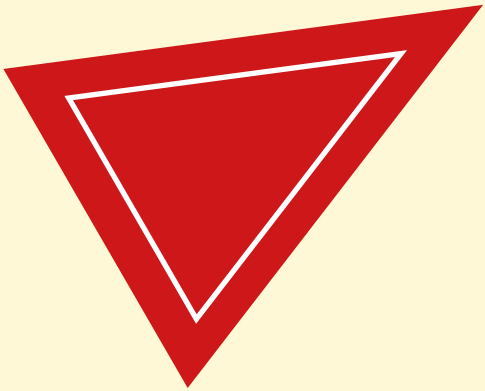
À l'approche de la fin des années 1930, le climat politique de l'Europe change radicalement, ce qui pose des problèmes au mouvement surréaliste. Malgré ces difficultés, les fondements posés par les surréalistes tchèques et leurs liens avec la France ont continué à influencer l'art et la littérature de l'après-guerre. L'héritage de cet échange culturel a perduré, inspirant les générations futures d'artistes et d'écrivains. Le surréalisme a servi de pont culturel important entre la France et la Tchécoslovaquie pendant l'entre-deux-guerres. La collaboration et l'influence mutuelle entre les artistes et les écrivains tchèques et français, notamment à travers des figures comme Karel Teige, le groupe Devětsil et les idéaux modernistes de l'Esprit nouveau, ont non seulement enrichi le mouvement surréaliste, mais ont également laissé un impact durable sur le paysage artistique des deux nations. L'exploration de l'inconscient, l'acceptation de l'irrationnel et l'expérimentation audacieuse de la forme et du contenu ont établi un héritage culturel commun qui continue de résonner aujourd'hui.

Emma Troussard
& Linda Boubinova

Toyen (1902-1980)

Toyen, de son vrai nom Marie Čermínová, naît le 21 septembre 1902 à Prague. À partir de 1919, alors âgée de seulement 17 ans, elle part du foyer familial afin de devenir indépendante et rejoint le milieu marxiste et artistique surtout en tant que peintre mais aussi poète. Marie Čermínová, passionnée par la Révolution française, choisit le nom masculin de « Toyen »à partir du mot français « Citoyen » en l'honneur des citoyens révolutionnaires. Elle devient une figure fondamentale de l'avant-garde tchèque et se distingue ainsi par sa personnalité révolutionnaire et déroutante. Son but est de se servir de la peinture pour interroger l'image et donner forme à ce qui paraît ne pas en avoir. Elle se démarque notamment par ses nombreuses toiles évoquant l'érotisme et défiant ainsi les critères moraux. Ces tableaux sont à la fois mêlés d'humour et d'innocence. Pour Toyen, la poésie n'est pas une affaire d'esthétisme ou d'art mais une façon de vivre et de voir la vie. Au milieu de l'été 1922, Toyen a fait la rencontre de Štyrský sur l'île croate de Korčula. Ils forment alors une collaboration. Lorsqu'ils retournent à Prague, ils rejoignent le mouvement artistique Devětsil. En 1925, ils arrivent à Paris pour trois années où ils séjournent et y exposent leurs tableaux. En 1926, ils forment le mouvement de l'Artificialisme. Lors de ce séjour à Paris, les deux artistes tchèques Toyen et Štyrský vont déclarer que « Le tableau artificialiste provoque des émotions poétiques qui ne sont pas seulement optiques et excite une sensibilité qui n'est pas seulement visuelle. » Dans ses tableaux, Toyen représente des formes non figuratives qui s'expriment à travers l'attention qu'elle donne à la matière. L'année 1934 marque leur adhésion au surréalisme, ce qui fait tombé dans l'oubli leur propre mouvement, l'Artificialisme. Toyen tisse ainsi des liens forts avec les poètes surréalistes français André Breton et Paul Eluard qui admirent énormément cette femme. Mais lors de la seconde guerre mondiale, le groupe des surréalistes tchèques entre dans la clandestinité. Toyen est ainsi contrainte de travailler dans cette clandestinité et va cacher chez elle un poète de confession juive nommé Jindřich Heisler. Dans ses dessins qui datent de cette époque, Toyen fait apparaître des éléments naturels afin de laisser paraître la dévastation qu'engendre la guerre notamment sur les êtres innocents représentés par des animaux. Après la guerre, celle-ci retourne s'installer à Paris avec Jindřich Heisler pour échapper à l'évolution totalitaire du parti communiste tchécoslovaque.

Toyen est décédée le 9 novembre 1980 à Paris. Elle est enterrée au cimetière des Batignolles à Paris, ce qui souligne cet attachement à la France. Toyen a marqué l'art du XXe siècle et fait dorénavant partie des artistes les plus importantes de sa génération. Elle n'a jamais mis de côté sa volonté de vivre libre et différemment, réalisant ainsi son rêve de toujours. Son héritage artistique continue, encore aujourd'hui, d'inspirer des discussions sur le genre et l'identité dans l'art.



Regards tchèques

Systèmes politiques tchèque et français

Les différences entre les systèmes et les contextes politiques tchèque et français

Comparaison des systèmes politiques de deux démocraties européennes : deux organisations très différentes au sein d'une même Union.

Même si la France et la République Tchèque existent dans le même espace politico-économique (l'Union uropéenne), il existe de nombreuses différences dans le fonctionnement des systèmes politiques et la perception dont les gens voient la politique. La naissance des deux démocraties y est pour beaucoup, la Tchéquie ayant retrouvé la sienne il y a seulement 35 ans.
Il convient d'abord de souligner que depuis les fondements de leurs systèmes politiques, ces deux pays sont différents. La France est une République au régime semi-présidentiel où les citoyens donnent beaucoup de pouvoir au Président de la République qui a un rôle clé lors des nombreuses décisions. En revanche, en République Tchèque, la fonction du Président de la République est surtout honorifique. Le Président représente le pays à l'intérieur et à l'extérieur, nomme le gouvernement et signe les décisions prises par le Parlement. Il dispose d'un droit de veto que le Parlement peut cependant contourner en revotant le texte. Le gouvernement est considéré comme l'organe supérieur de l'exécutif et le pouvoir législatif appartient au Parlement qui est d'une très grande importance dans le choix de la trajectoire politique du pays. Si le gouvernement ne bénéficie pas du soutien de la chambre basse, le président peut nommer un gouvernement intérimaire. Comme ce type de gouvernement ne favorise aucun parti politique, des élections anticipées sont alors souvent organisées.
En comparant les Parlements, on remarque une différence dans le nombre de députés. La France en a nettement plus, aussi bien dans la chambre basse que dans la chambre haute. Cela peut s'expliquer par le fait qu'en France, les députés représentent beaucoup plus de citoyens qu'en République Tchèque. Une autre différence très importante se trouve dans la manière dont sont élus les députés. En France, le scrutin uninominal majoritaire à deux tours (avec un candidat par circonscription) est utilisé pour les élections législatives. En revanche, en République Tchèque, ce système s'applique aux élections sénatoriales, tandis que pour la Chambre des députés, les électeurs votent au scrutin proportionnel, avec la possibilité d'exprimer des votes préférentiels pour certains candidats sur une liste. Le scrutin indirect à système mixte qui est utilisé lors des élections des sénateurs en France n'est pas pratiqué en République Tchèque.
Le contexte politique dans les chambres basses des deux pays sont aussi très différenciés. En ce moment, la répartition du pouvoir politique est également très différente dans les deux pays. En

France	République Tchèque
Union Européenne **Organisation du Traité de l'Atlantique Nord**	**Union Européenne** **Organisation du Traité de l'Atlantique Nord**
Europe de l'Ouest	**Europe Centrale**
Président Élu au suffrage universel direct pour 5 ans Mandat renouvelable une fois consécutivement Rôle important dans la gestion de l'État et de la politique Emmanuel Macron (RE)	**Président** Élu au suffrage universel direct pour 5 ans Mandat renouvelable une fois consécutivement Rôle de représentation Petr Pavel (Indépendant)
Premier Ministre Nommé par le Président Chef du gouvernement Michel Barnier (LR [DR])	**Premier Ministre** Nommé par le Président Rôle important dans la gestion de l'État et de la politique avec le parlement Petr Fiala (ODS)
Assemblée nationale 577 membres Élus pour 5 ans au scrutin uninominal majoritaire à deux tours direct Yael Braun-Pivet (Présidente — EPR)	**Chambre des députés** 200 membres Élus pour 4 ans au scrutin proportionnel direct Markéta Pekarová Adamová (Présidente — TOP09)
Partis présents à l'assemblée **Participation importante au gouvernement** : EPR (RE)(94) | DR (47) | DEM (36) | HOR (34) **Autres :** RN (125) | LFI (71) | SOC (66) | ECO (38) | LIOT (23) | GDR (17) | UDR (16) | NI (8) 2 sièges vacants	**Partis présents à la Chambre des députés** **Coalition** : ODS (34) | STAN (33) | KDU-ČSL (23) | TOP09 (14) = 104 Non Inscrits (1) **Opposition** : ANO (71) | SPD (20) | Piráti (4) = 95
Sénat 348 sièges renouvelés par moitié tous les trois ans Élus au scrutin indirect à système mixte pour 6 ans Gérard Larcher (Président — LR [DR])	**Sénat** 81 sièges renouvelés par tiers tous les deux ans Élus au scrutin uninominal majoritaire à deux tours pour 6 ans Miloš Vystrčil (Président — ODS)
Nombre de membres dans le parlement européen 81/720 (2e)	**Nombre de membres dans le parlement européen** 21/720 (9e)

France, l'Assemblée nationale regroupe des forces politiques allant de l'extrême gauche à l'extrême droite, couvrant un large spectre en passant par le progressisme et le conservatisme. En revanche, en République Tchèque, depuis les dernières élections, la gauche est absente, les socialistes (SOCDEM - S&D) et communistes (KSČM - NI) sont actuellement hors jeu. Actuellement, les forces politiques commencent au centre et s'étendent jusqu'à l'extrême droite. Toutefois, le clivage entre progressisme et conservatisme reste toujours bien marqué. Après la sortie des Pirates du gouvernement, les quatre partis restants sont identifiés au centre/centre droit. Les Pirates, ANO et SPD restent pour l'instant dans l'opposition.

En regardant le contexte européen, on voit la même tendance se développer : l'accroissement des députés issus du nouveau groupe au Parlement européen, les PfE. Le parti français présent dans ce groupe, le Rassemblement National, appartenait auparavant à la fraction d'extrême droite "Identité et démocratie" avant de rejoindre les "PfE". En revanche, le parti tchèque ANO, qui compte le plus grand nombre de députés tchèques, faisait auparavant partie du groupe Renew Europe, aux côtés de partis comme Renaissance en France. Il a rejoint depuis 2024 les PfE.

Par ailleurs, les députés français sont présents dans chaque fraction du Parlement européen, ce qui n'est pas le cas chez les députés tchèques. À l'exception d'un député appartenant aux Greens/EFA et de deux députés non-inscrits KSČM et SD-SN, orientés à gauche, les députés tchèques sont de moins en moins diversifiés et appartiennent tous à un des groupes de droite ou d'extrême-droite.

Ondřej Libiš

Groupes européens par affinités politiques selon l'UE

LEFT - Groupe de la gauche | S&D - L'alliance progressiste des Socialistes et Démocrates | Greens/EFA - Groupe des Verts/ Alliance libre européenne | RE - Renew Europe | EPP - Parti Populaire Européen | ECR - Conservateurs et Réformistes Européens | PfE - Patriotes pour l'Europe | ESN - L'Europe des Nations Souveraines

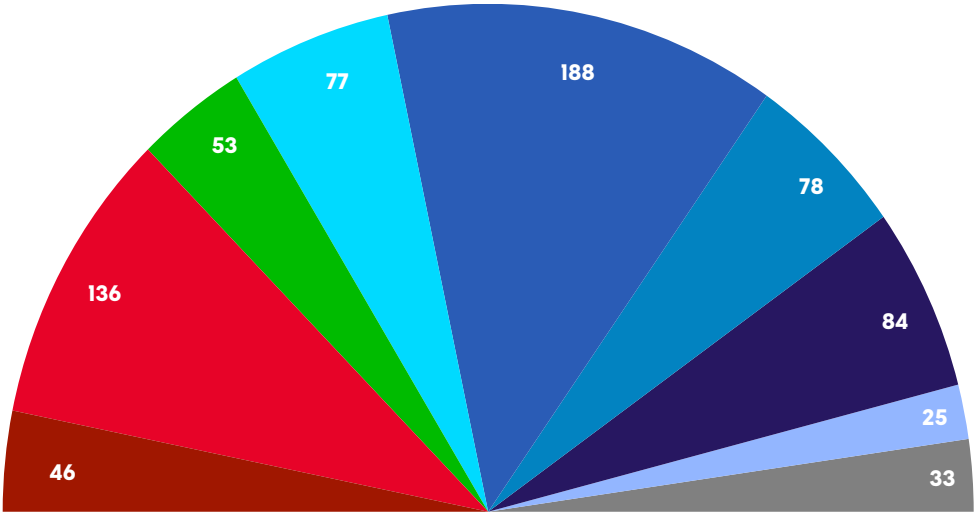
Groupes tchèques (groupe UE)

Piráti - Parti pirate (Greens/EFA) | STAN - Maires et Indépendants (EPP) | KDU-ČSL - Union chrétienne démocrate (EPP) | TOP09 (EPP) | ODS - Parti démocratique civique (ECR) | ANO - ANO 2011 (PfE) | SPD - Liberté et démocratie directe (ESN)

Groupes français [Parti majoritaire au sein du groupe] (groupe UE)

LFI - La France insoumise (LEFT) | GDR - Gauche Démocrate et Républicaine [Parti communiste] (LEFT) | SOC - Socialistes et apparentés [Parti Socialiste] (S&D) | ECO - Écologiste et social [Les Écologistes] (Greens/EFA) | DEM - Les Démocrates [MoDem] (RE) | EPR - Ensemble pour la république [Renaissance] (RE) | HOR - Horizons et indépendants [Horizons] (RE) | LIOT - Groupe Libertés, indépendants, outre-mer et territoires | DR - Droite républicaine [Les Républicains] (EPP) | UDR - Union des Droites pour le République | RN - Rassemblement national (PfE)

Composition du Parlement Européen



- Left : 46 députés dont 9 Francais et 0 Tchèque
- S&D : 136 députés dont 13 Francais et 0 Tchèque
- Greens/EFA : 53 députés dont 5 Francais et 1 Tchèques
- RE : 77 députés dont 13 Francais et 0 Tchèque
- EPP : 188 députés dont 6 Francais et 5 Tchèques
- ECR : 78 députés dont 4 Francais et 3 Tchèques
- PfE : 84 députés dont 30 Francais et 9 Tchèques
- ESN : 25 députés dont 1 Francais et 1 Tchèques
- Non Inscrits : 33 députés dont 0 Francais et 2 Tchèques

Un parcours politique en Tchéquie

Entretien avec Ivana Váňová, sénatrice de la 67e circonscription de République Tchèque, en Moravie-Silésie, à l'Est du pays.

Quelles études avez-vous faites ? Et comment avez-vous décidé de vous lancer dans la politique locale et nationale ?

J'ai étudié à l'école industrielle de construction à Opava, puis, après vingt-cinq ans, j'ai étudié le droit des sociétés à Ostrava. En 2002, des politiciens locaux m'ont proposé de rejoindre le parti KDU-ČSL et de me présenter aux élections de Mořkov car j'avais, auparavant, été directrice d'Orel (une association tchèque) qui m'a donné de la visibilité. J'ai donc été élue en 2002 au conseil municipal et j'y suis resté jusqu'à aujourd'hui, en étant maire de 2010 à 2023, dans cette commune de 2500 habitants. J'ai été dans cette position pendant presque 14 ans et je peux dire que l'éducation technique que j'ai eu m'a beaucoup apporté et m'a beaucoup aidé pour ce travail. Depuis 2022, je suis élue au Sénat pour la coalition SPOLU[1] (KDU-ČSL, TOP09, ODS) en tant que membre de KDU-ČSL. J'ai démissionné de mon mandat de maire un an après mon élection, le temps de terminer des projets en cours, car je ne reconnais pas le cumul des mandats. Grâce au fait que j'ai été maire, je continue à bien travailler avec les autres maires et j'essaye de contribuer ainsi à un meilleur développement de toute ma circonscription, ma région, qui compte 47 municipalités.

Y a-t-il un âge idéal pour entrer en politique ?

J'y ai beaucoup réfléchi. Parfois, on est mûr à 20 ans, mais en général, je pense que l'âge idéal se situe autour de 30 ans. C'est à cet âge que l'on a déjà une certaine expérience de la vie et que l'on peut se forger une opinion. Je pense aussi qu'il faut discuter avec les jeunes qui ont des opinions intéressantes. J'ai été élue pour la première fois au conseil municipal à l'âge de 33 ans et à 53 ans au Sénat.

Que pensez-vous du système politique tchèque ?

Selon moi, notre système politique est meilleur qu'il n'y paraît et qu'il n'est perçu par les Tchèques. Nous avons un système parlementaire stable qui peut résister à l'obstruction permanente des populistes, un pouvoir exécutif avec un président directement élu et un système judiciaire avec des pouvoirs clairs. Cependant, je suis sénatrice et je constate donc certains déficits dans les compétences de la chambre dans laquelle je siège. Nous demandons depuis longtemps une extension du délai actuel de 30 jours pour l'examen d'une loi, qui est l'un des plus courts de toute l'Union Européenne. Par exemple, en Autriche ou en Espagne, ce délai est de huit semaines. Je pense aussi qu'il faut l'introduc-

1. Composition du Sénat (/81) : ODS-TOP09, 29 ; STAN, 18 ; ANO-SOCDEM, 14 ; KDU-ČSL, 12 ; SEN21-Piráti, 5 ; NI, 2 ; Vacant 1

tion de délais fixes pour les élections sénatoriales et un renforcement du rôle du Sénat dans la nomination des membres du Conseil Bancaire de la Banque Nationale Tchèque.

Connaissez-vous le système politique français ?

Le système politique français est très spécifique, notamment la politique régionale française. C'est principalement dû à la riche histoire de la France qui est, par ailleurs, l'un des pays les plus peuplé d'Europe. Je ne le connais pas très bien, mais je suis la politique française et ses développements les plus récents. Nous voyons là-bas ce que nous voyons ailleurs. Le système des partis se fragmente, les populistes sont de plus en plus forts, etc.

Quelle est, selon vous, la différence entre la politique locale (puisque vous avez été maire d'une commune) et la politique nationale (puisque vous êtes maintenant sénatrice) ?

Si le travail est fait de manière responsable, substantielle et enthousiaste, le résultat ne peut être que bénéfique pour tous les citoyens. La vérité est qu'un homme politique de premier plan, qu'il soit député ou sénateur, accomplit un travail dans l'intérêt de l'ensemble du pays et de ses citoyens. Certaines décisions portent leurs fruits immédiatement et d'autres sont guidées pendant de nombreuses années. Ces décisions ne sont pas très visibles, mais elles sont très importantes. Au niveau local, le travail est davantage visible. Il y a un contact quasi-permanent avec les citoyens et donc un retour plus rapide sur le travail accompli. Le maire d'une municipalité en est le meilleur exemple.

Quelle est l'importance du Sénat sur la scène politique tchèque ?

J'espère que les citoyens respectent et perçoivent la nécessité du Sénat. On dit généralement que le Sénat est l'assurance de la démocratie. Grâce à la structure même du système électoral, le Sénat ne peut pas être dissous. Je pense que le fait qu'un tiers du Sénat,

donc 27 sénateurs, soit renouvelé tous les deux ans est précisément l'assurance que le Sénat ne peut pas être dissous et qu'il doit continuer à fonctionner. Et je pense que dans certains pays, par exemple en Slovaquie où la situation politique s'envenime, les citoyens le soulignent et sont mécontents de ne pas avoir de Sénat.

Quel est votre rôle au Sénat ?

J'ai d'abord été membre de la Commission Constitutionnelle et Juridique, puis de la Commission Permanente sur le Développement Rural, et j'ai aussi présidé la Sous-commission sur les Régions en Transition. Au sein de la Commission Constitutionnelle et Juridique, j'ai préparé des rapports sur les lois relatives au secteur social qui émanent du Ministère du Travail et des Affaires Sociales. Au sein de la Commission Permanente du Développement Rural, mon travail m'a permis d'acquérir l'expérience nécessaire pour aider les maires à résoudre les situations qui se présentent, par exemple en ce qui concerne les projets d'investissement ou l'organisation de réunions dans différents ministères. Au sein de la Sous-commission des Régions en Transition, je me suis notamment occupée de l'assistance de trois régions, la région de Moravie-Silésie, d'Ústí nad Labem et de Karlovy Vary. Historiquement, il s'agit de régions aux activités minières. L'État dépense maintenant des fonds dans ces régions, principalement dans le cadre du programme de transition équitable, pour améliorer la zone, améliorer la qualité de vie. Sur place, j'ai travaillé en étroite collaboration avec le Ministère du Développement Régional, le Ministère du Travail et des Affaires Sociales et le Ministère de l'Environnement. Selon les situations politiques et la coopération politique des différentes régions, le progrès est plus ou moins important. Par exemple, il y a beaucoup de progrès en Moravie-Silésie alors que la situation dans la région de Karlovy Vary ne progresse pas.

La région de Moravie-Silésie est encore souvent perçue comme l'une des pires régions de la République tchèque. Elle est donc, selon vous, en train de se transformer ?

Cette image est dépassée. Notre région a effectivement des projets en préparation et certains ont même été mis en œuvre. C'est une question de temps et de répartition de l'argent. La somme allouée à la Moravie-Silésie sur ce sujet est épuisée pour le moment. Mais si la région de Karlovy Vary ne dépense pas une seule Couronne (monnaie tchèque, ndlr) et n'a pas pas de projet, la région de Moravie-Silésie est prête avec des projets et peut immédiatement les mettre en œuvre si on lui donne le budget adéquat.

Comment l'électeur tchèque se comporte-t-il et qu'est-ce qui le convainc ?

Le populisme séduit beaucoup. La société est organisée dans le présent et non dans l'avenir, ce qui renforce ces comportements politiques. J'aimerais que l'électeur tchèque suive les actions du gouvernement plus attentivement et évalue si les mesures prises sont populistes ou se préoccupent de la prospérité du pays et de l'avenir, notamment en ce qui concerne nos jeunes générations.

Voyez-vous une différence dans le comportement des électeurs dans les grandes villes et dans les régions et, si oui, quelle en est la raison selon vous ?

Je ne sais pas si je vais dire la vérité, mais je pense que l'éducation joue un rôle important et qu'il y a une différence à ce propos. Un lycéen ou un étudiant, par exemple, évaluera mieux les informations qu'une personne à un niveau d'éducation primaire et, je le pense,

ne rejoindra pas les populistes. La personne moins éduquée est plus vulnérable parce qu'elle ne comprend pas ou ne peut pas mettre les choses dans leur contexte. Elle est plus facilement influencée ou même trompée. Dans les grandes villes, une grande partie de la population travaille dans des ministères, des écoles, diverses institutions publiques, des bureaux et l'on suppose que les personnes les plus éduquées y travaillent. En revanche, dans les petites villes, il y a plus de gens qui travaillent dans l'agriculture ou dans d'autres métiers. Ces personnes sont adroites, très qualifiées, mais n'ont pas le même niveau d'éducation. Elles ont suivi des filières professionnelles qui permettent de faire leur métier, mais de moins bien comprendre les événements lors d'élections.

Dans votre circonscription, aux élections sénatoriales de 2022, le taux de participation au premier tour était de 42,69 % et au second tour de 17,54 %. Pourquoi pensez-vous que le taux de participation aux élections sénatoriales est si faible ?

J'aimerais qu'il y ait plus d'électeurs pour les élections sénatoriales, mais il y a énormément de gens qui ne s'intéressent pas beaucoup à la politique. Ils préfèrent s'amuser, aller à la campagne. Le fait qu'il y ait un deuxième tour aux élections sénatoriales, beaucoup de gens ne le savent même pas. Pendant mon mandat au Sénat, j'ai essayé de sensibiliser les gens au travail des sénateurs, de le promouvoir, de les faire réfléchir sur le Sénat, de leur faire prendre conscience du rôle du Sénat. J'espère que j'y parviens. J'utilise la publicité, le site web, les réseaux sociaux et aussi la presse. Je me dis que quelqu'un qui regarde le journal, au moins les photos qui s'y trouvent, ou joue aux mots croisés y verra maintenant à côté un article sur le sénat pour mettre un peu les choses en perspective. On n'entend pas beaucoup parler des sénateurs parce qu'ils ne sont pas très attirants pour les médias. Les médias s'intéressent beaucoup plus aux luttes à la Chambre des Députés et aux députés qu'aux sénateurs, qui, après tout, ont un travail plus calme, plus délibéré, plus mesuré et qui n'est probablement pas assez attrayant pour le public. Lors de la dernière législature, quelque soit le sénateur et quelque soit notre parti, personne n'a attaqué personne, nous nous sommes entendus et nous avons négocié de manière constructive, ce ne doit pas être assez attrayant.

Comment voyez-vous la relation entre les hommes politiques et les citoyens ?

Personnellement, j'ai de très bonnes relations avec les citoyens. J'essaie de traiter et d'écouter tout le monde avec courtoisie. Si je le peux, j'offre mon aide aux gens, qu'il s'agisse de conseils ou d'une aide concrète. Je pense que si un homme politique prouve qu'il se soucie des citoyens, qu'il travaille pour eux et qu'il aime cela, il n'a pas à craindre de forte opposition parmi eux. Bien sûr, il peut y en avoir, mais il s'agit d'exceptions. C'est à chaque individu et à chaque homme politique de décider de son comportement, de ses performances, de la réputation qu'il s'est forgée et ainsi mériter une réciprocité positive.

Avez-vous un artiste préféré ?

J'ai joué du piano pendant un certain temps lorsque j'étais enfant et j'adorais jouer les compositions d'Antonín Dvořák. J'aime beaucoup la musique classique et surtout le piano. J'aime aussi Beethoven, Mozart et ce type de compositeur. Par ailleurs, j'aime beaucoup lire des romans historiques et des livres biographiques. Au hasard, j'aime bien l'écrivaine Karin Lednická, qui a même reçu un prix du Président, qui nous explique la

vie mouvementée des habitants de Haute-Silésie dans son livre *L'Église penchée*. Je peux même dire que j'ai lu tous ses livres sur cette région particulière des environs de Havířov et Karviná. Je pense qu'elle les a magnifiquement conceptualisées pour que les gens puissent se faire une idée de ce qu'était la vie là-bas. Je me trouve donc vraiment dans ma région de cœur.

Avez-vous un conseil pour nos lecteurs, pour la plupart francophones ?

Je pense que toute personne en bonne santé devrait s'intéresser à la vie qui l'entoure. Si elle le peut, elle devrait travailler activement pour la société et personne ne devrait être indifférent aux autres. Chacun doit prendre ses responsabilités, ne pas se laisser manipuler, et agir selon sa propre conscience dans l'intérêt commun. Il est important que chacun aime les gens qui l'entourent et fasse preuve d'empathie à l'égard de son entourage.

Voulez-vous ajouter quelque chose ?

Je voudrais juste dire que même s'il y a beaucoup de populisme dans le monde en ce moment et beaucoup d'animosité entre certaines personnes, je pense que ce n'est pas si grave. Je crois en la bonté des gens. Je pense que nous ne sommes pas si mauvais et je crois en nos jeunes qui sont très intelligents. Je sais que quelque soit l'endroit dans le monde, s'ils arrivent quelque part, ils sont très appréciés et évalués de manière très positive. Je ne m'inquiéterais donc pas trop pour nous et je pense que tout ira bien. Il faut regarder l'avenir avec optimisme, je crois qu'il sera bon.

Propos recueillis par Ondřej Libiš

Paroles d'élèves

Ancienne élève de la section tchèque

Ce que devient une ancienne élève de la section tchèque

Ludmila Hrušková
22 ans
Au lycée à Dijon entre 2018 et 2021

Quelles étaient tes spécialités au lycée ?
J'avais SVT, physique chimie et Maths en première. Pour la terminale, j'ai gardé SVT et physique chimie mais j'ai aussi continué les maths avec l'option math complémentaire.

Quelles études fais-tu maintenant ? Où fais-tu tes études ? Pourquoi ? Quel est ton ressenti ?
Je suis en quatrième année de médecine. J'ai décidé de revenir en République Tchèque parce qu'en France c'est un peu compliqué avec la médecine et le système de PASS. Par contre, en Tchéquie ça se passe un peu différemment. Il y a un examen d'entrée à la fin de la terminale. J'ai essayé de réussir cet examen, j'ai étudié toute l'année et j'ai réussi. Alors j'ai choisi de revenir pour éviter de faire le système français. En plus, ma faculté de médecine est un peu différente des autres parce qu'elle a le système des modules des matières. Ça veut dire que, par exemple, on ne fait pas l'anatomie et l'histologie séparément, mais on fait l'anatomie, l'histologie et la biochimie dans le système d'un organe spécifique et c'est donc plus complexe. C'est principalement pour ça que j'ai choisi ma faculté parce que, normalement, ça se fait d'une manière séparée et ça m'a plu de pouvoir le faire différemment.

Quel métier envisages- tu ?
Je pense que c'est évident que ce sera le métier de médecin mais je voudrais me spécialiser en psychiatrie parce que j'ai déjà beaucoup d'intérêt pour la psychologie et pour la philosophie grâce à mes études en France. J'ai l'impression que c'est là où les courbes se rencontrent un peu. Mais il y a également plein d'autres choses qui m'intéressent comme la politique ou la recherche. En général quelque chose de plus qu'être un médecin clinique.

Comment as-tu choisi ce que tu voulais faire pour tes études supérieures ?
J'avais beaucoup de difficultés à choisir. C'est vrai qu'à la fin de la première j'étais un peu désespérée. Mais après j'ai essayé de trouver un peu le point de rencontre entre mes talents, les matières qui me plaisent et également mon opinion sur la vie en général, il fallait que ça soit quelque chose qui s'aligne avec mes valeurs. Je pense que c'est très important de choisir une voie pour son futur qui va bien avec ses valeurs. Après, il faut également prendre en compte ses talents et ce qui nous plaît. Ça correspond à ce que j'ai dit avant : j'aime bien la philosophie, la psychologie et aussi les sciences. C'est pourquoi j'ai choisi d'aller faire la médecine sachant que les maths, la biologie et la physique chimie étaient toujours quelque chose de naturel pour moi alors je n'ai pas fait trop d'effort pour cela.

Qu'envisages- tu pour le futur?

Je trouve que déjà avec la médecine, il y a un bon voyage qui m'attend vers mon métier. Je pense qu'il me reste au moins dix ans pour être un médecin autonome. Mon premier but dans la vie, c'est donc finir avec cela. Mais, après, je ne sais pas encore où je veux vivre. Je sais que je veux rester au sein de l'Europe parce que ça me plaît de vivre ici. Je pense que l'Europe est belle et qu'il y a beaucoup de possibilités. Mais comme je l'ai dit, je ne sais pas si je vais rester en Tchéquie ou si je vais partir, mais en ce moment, je pense plutôt que je vais changer. Les pays du sud m'intéressent beaucoup. La France, l'Espagne, l'Italie, tout est possible.

Qu'est-ce que t'as apporté le système scolaire français ?

Je pense que, premièrement, c'était la compréhension. Je trouve qu'en France, on met beaucoup d'importance sur le fait de bien comprendre les choses et de bien travailler avec les informations. C'est quelque chose qui, je trouve, n'existe pas beaucoup en République Tchèque. Ce qui m'a vraiment plu en France, c'est que j'ai appris à prendre des textes, prendre des documents et travailler avec eux — faire des synthèses, des commentaires. Je trouve que même maintenant je profite de cette habitude de travailler avec les informations.

As-tu des conseils pour des futurs élèves ? Pour des élèves qui vont bientôt aller en études supérieures ?

Il faut trouver quels sont tes talents, les choses qui te plaisent et tes valeurs. Par exemple, si tu veux aider d'autres gens, si tu veux trouver des nouveaux concepts dans ta vie, si tu veux faire de la recherche, si tu veux travailler dans la finance, être un businessman avec beaucoup de réussite etc. il faut donc considérer tout ça et faire une pâte. Je parle beaucoup des valeurs mais je n'ai pas dit les miennes. Pour moi, c'est principalement aider les autres. Ça m'apporte la plénitude dans ma vie.

As-tu quelque chose que tu veux partager avec nous ?

Pour ma part, voyager et aller vivre dans un autre pays. C'est quelque chose de tellement enrichissant et je le vis de nouveau et de nouveau. En ce moment, je fais un Erasmus en Espagne et ça m'apporte encore d'autres choses que les trois ans déjà passés en France. Un semestre que je passe ici m'enrichit tellement… Vous pouvez vous sentir vous changer vous-même quand vous visitez ou quand vous vivez dans un autre pays. Réellement, c'est quelque chose pour moi. Pour d'autres gens ça peut être autre chose, apprendre quelque chose de nouveau par exemple. Mais si on parle aux jeunes gens avant le BAC, il faut vraiment leur dire de prendre le temps pour découvrir, pour voir ce qui est en Europe et dans le monde. Pour finir, je voudrais juste rajouter qu'il faut aussi se trouver des bons amis parce que c'est très important.

Propos recueillis par Ondřej Libiš

CaféEuropa
revue franco-tchèque

Publication trimestrielle gratuite
Disponible en ligne sur le site
www.cafe-europa.fr

Pour soutenir la revue
www.helloasso.com

Photographies
pp. 17, 35, 57 © DR | pp. 27, 29, 31 © Gilles Abegg |
pp. 9 (J. Všetečka), 10, 13 (ČTK), collection particulière © DR | pp. 40 & 41 © Bobřík

Design graphique & mise en page
Auryn

Composé en
New Order & Plantin MT Pro

Directeur de la publication
Stephen Sazio

Directeur de la rédaction
Raphaël Joyeux

Comité de rédaction
Linda Boubinova
Raphaël Joyeux
Ondřej Libiš
Emma Troussard

Dépot légal : Décembre 2024

De la rue, des idées

1

La Révolution de velours
Antoine Marès | Karel Novotný

Foule et opinion
Elena Bovo | Bruno Jeanbart

Le Surréalisme en Tchécoslovaquie

Les systèmes politiques tchèques et français
Ivana Váňová

Ancienne élève de la section tchèque